

La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

ÉTÉ 2019

au-delà du



La vie sans technologie
Mark Boyle

Le communisme chrétien
David Bentley Hart

Des ateliers de misère
Maria Hengeveld

capitalisme

Une entreprise chrétienne – oxymore ? **John Rhodes**
De la propriété à la communauté **Eberhard Arnold**



Wassily Kandinsky, *Kochel : Waterfall*, huile sur toile, 1900



La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Été 2019, Numéro 3

Lettre de l'éditeur : L'économie de l'amour	Peter Mommsen	3
Nos lecteurs répondent		10
Famille et amis		11

Dossier : Au-delà du capitalisme

Qu'y a-t-il au-delà du capitalisme ?	David Bentley Hart	12
De la propriété à la communauté	Eberhard Arnold	21
Interview: L'entreprise chrétienne est-elle un oxymore ?	John Rhodes	28
Jeunes ouvrières dans les ateliers de misère	Maria Hengeveld	35
Pas si simple : une vie sans technologie	Mark Boyle	41

Portrait

Précurseur : Gustav Landauer	Jason Landsel	48
------------------------------	---------------	--------------------

Artistes: Wassily Kandinsky, Deborah Batt, Amedeo Modigliani, Elise Palmigiani, Danny Burrows, Harro Preiss, Nicholas Roerich, James Clarke, Nguyen Huy Kham, Irene Mei

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

Connaitre la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre ensemble Jésus. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, de près ou de loin. La communauté regroupe des personnes issues d'origines diverses. Le Bruderhof comprend vingt-trois implantations, rurales ou urbaines,

aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Australie et au Paraguay, pour un total d'environ 2900 personnes. Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, veuillez consulter le site de la communauté : www.brudershof.com/fr. ➔

La Charrue présente des histoires, des idées et une culture de manière originale pour inspirer la foi et les actions quotidiennes. Nous partons de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, et cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, essayant de trouver un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ».

La Charrue inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Rédacteurs en chef : Peter Mommsen, Veery Huleatt, Sam Hine. Rédacteur de l'édition française : Allen Page. Directeur de création : Clare Stober. Designer : Rosalind Stevenson, Miriam Burlison. Directeur-rédacteur en chef : Shana Goodwin. Rédacteurs contributeurs : Maureen Swinger, Susannah Black. Rédacteur en chef fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935). Traducteurs : François Caudwell, Isabelle Dufour, Brid Kehoe, Dominique Macabie, Jean-Daniel Peter.

La Charrue, N° 3 : *Au-delà du capitalisme*, extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 21 : *Beyond Capitalism*, © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-0-87486-312-3

Copyright © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Illustration de la couverture : *ATM* par Paweł Kuczyński, image utilisée avec permission. Deuxième de couverture : Image de WikiArt (domaine public). Quatrième de couverture : Photographie par @mckellajo de Hive & Hum.

Siège Principal

PO Box 398
Walden, NY 12586 USA
+1 845 572 3455
info@plough.com

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR
+44 (0)1580 883 344
charrue@ccimail.co.uk

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@brudershof.com

Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore NSW 2360
+61 (0)2 6723 2213
info.aus@plough.com

La Charrue (ISSN 2632-6043) est publiée par *Plough Publishing*. Faites-nous part de votre changement d'adresse à *La Charrue*, *Plough Publishing House*, Robertsbridge TN32 5DR Royaume-Uni. Abonnement gratuit en navigant à la page Web www.plough.com/sabonner-la-charrue. Désabonnement en écrivant à charrue@ccimail.co.uk.

L'économie de l'amour

Au-delà du capitalisme – et du socialisme

PETER MOMMSEN

Œuvres d'Elise Palmigiani, elise-palmigiani.pixels.com Utilisées avec autorisation.

Liberté, égalité, fraternité : La devise de la Révolution française enthousiasmait William Wordsworth quand il avait vingt-et-un ans. Rétrospectivement, il a écrit un célèbre poème évoquant la ferveur de sa génération : « En cette aube, vivre était un bonheur, / Être jeune, c'était déjà le Ciel ! » Lui et ses camarades extrémistes – « nous qui étions forts en amour » – étaient convaincus de pouvoir susciter, ici et maintenant, de vrais changements : « Non pas dans une Utopie... mais dans le monde réel, dans ce monde / qui est à nous tous. »

La ferveur du jeune poète a traversé les siècles. Dans *The Prelude*, le poème de 1805 d'où ces lignes sont extraites, les détails du programme révolutionnaire français ne retiennent guère l'attention. Ce qui importe, c'est le sentiment de possibilités illimitées, l'enthousiasme d'un « nous » uni, capable de créer un monde nouveau.

Cet enthousiasme retrouve une actualité. Les partis sociaux-démocrates européens s'empresstent de retrouver leurs racines dans la lutte des classes, pour contrer leurs rivaux de l'extrême-gauche. Un candidat favori à l'élection présidentielle américaine se rallie au socialisme, tout comme le leader de l'opposition britannique. D'après un sondage Gallup que l'on cite souvent, 51 pour cent des américains de 18 à 29 ans considèrent le socialisme de manière positive – ils ne sont que 45 pour cent à affirmer la même chose du capitalisme.

Les extrémistes d'aujourd'hui ne parlent plus autant de lendemains qui chantent, tout au moins à en juger par les pages sérieuses de journaux de gauche comme le *Jacobin* ou *In These Times*. Pourtant, même là, demeure un sentiment de possibilités nouvelles offertes : le moment serait venu pour un mouvement massif de solidarité de vaincre la tyrannie de la concentration du pouvoir et de la richesse.

Œuvres
d'Elise
Palmigiani



Tout en commun

Peter Walpot (1521–1578), était un évêque houttérien. Il a rédigé une célèbre confession de foi anabaptiste intitulée le Grand Livre des Articles, d'où est extrait le texte suivant :

La propriété n'a pas sa place dans l'Église chrétienne : elle est du monde, elle appartient au paganisme, à ceux qui n'ont pas l'amour de Dieu. Elle est pour ceux qui vivent selon leur propre volonté. Sans égoïsme, il n'y aurait pas de propriété. Par contre, ce qui convient aux croyants, c'est une vraie communauté de biens. En effet, de droit divin, comme le dit Augustin, tout doit être mis en commun. Nul ne devrait s'approprier ce qui est à Dieu, pas plus qu'on ne prendrait l'air, la pluie, la neige ou l'eau, ou bien le soleil, la lune ou les éléments. . .

Celui qui édifie une clôture pour s'approprier ce qui est gratuit, ou ce qui devrait le rester, agit contre Celui qui a créé cela et qui l'a mis à disposition. C'est un péché... Mais en raison de la méchanceté contractée par les humains, à cause de leur convoitise et de leur cupidité, chacun garde tout pour soi. L'un dit : « C'est à moi ». Un autre : « C'est à moi ». C'est ainsi que la division est apparue parmi les êtres humains, et qu'une grande inégalité a fait son entrée dans cette vie. Malheureusement, nous sommes allés si loin que, si l'on pouvait s'emparer du soleil, de la lune et des éléments, on se les approprierait et on les vendrait pour de l'argent.

Source: « True Surrender and Christian Community of Goods », Section 143, édité par Robert Friedmann, *Mennonite Quarterly Review*, janvier 1957.

Le socialisme semble prendre des significations diverses selon les personnes. Comme à l'époque de Wordsworth, les détails d'un programme précis n'apparaissent pas comme des éléments moteurs de la vague extrémiste. Par contre, les gens sont motivés par le sentiment libérateur de pouvoir enfin se battre pour une cause

Mais quelle est exactement cette cause ?

Les champions du socialisme savent comment s'en prendre efficacement au capitalisme et peuvent au moins s'entendre sur une chose : le fait de vivre dans une société d'opulence et d'extrême pauvreté constitue un péché collectif face auquel aucune personne de bonne volonté ne saurait être en paix. Celui qui se réclame de la Règle d'or – « fais aux autres ce que tu ferais pour toi-même » – est moralement obligé de s'efforcer d'obtenir en faveur des autres les besoins les plus élémentaires auxquels il aspirerait pour sa propre famille : soins de santé, logement décent, éducation, salaire minimum et assurance vieillesse. Le fait que des millions de personnes manquent de ces éléments essentiels dans la civilisation la plus riche que le monde ait jamais connue devrait heurter la conscience.

Le diagnostic n'est toutefois pas encore le remède. Les socialistes se montrent prudents quand on en arrive à la question concrète du contrôle de l'ensemble de l'économie par l'État. Par exemple, le livre de Bhaskar Sunkara, *The Socialist Manifesto*, dont on a beaucoup parlé, commence par un drôle de chapitre, « un jour dans la vie d'un citoyen socialiste », qui imagine les États-Unis en 2036, où le travail salarié serait aboli et où les moyens de production appartiendraient désormais à l'État. Cette représentation humoristique d'une entreprise de sauce pour pâtes dans le New-Jersey, appelée Bongiovi, et d'une révolution ouvrière menée par Bruce Springsteen, est très éloignée des exemples réels de gouvernance socialiste, comme dans la crise actuelle au Venezuela. Ainsi, ce petit coup d'œil dans un avenir alternatif évoque le contraire de ses intentions. On nous invite à croire que, cette fois-ci, une heureuse conjonction de démocratie et de bonnes intentions pourrait avoir

raison des lourds antécédents socialistes glissant vers la dictature et la répression.

Pendant ce temps, à droite, les déçus du capitalisme ne sont pas plus au clair quant à la fin et aux moyens. Chez les plus jeunes conservateurs, beaucoup déplorent à juste titre la manière avec laquelle le capitalisme détruit les liens traditionnels de solidarité, de communauté, ainsi que la famille. Ils constatent que les élites libérales du capitalisme sont en train de saboter sauvagement les valeurs qui apportent sens et dignité à la vie des travailleurs pauvres : l'institution du mariage, les liens de confiance, les modèles de féminité et de masculinité, la fidélité à une situation, le sentiment d'appartenance. La revue *First Things* a récemment publié un manifeste autoritaire qui déclarait : « Nous ne voulons pas de la société sans âme de l'enrichissement individuel... Nous résistons au libéralisme tyrannique... Nous souhaitons un pays qui travaille pour les travailleurs. »

Les signataires de cette déclaration ont formulé des suggestions spécifiques sur la manière d'atteindre ces objectifs. Cependant, les contours de la société à laquelle devraient aboutir concrètement leurs aspirations restent vagues et décevants. Les propositions qui circulent en ligne – distribution d'un peu plus d'un hectare et d'une vache, restauration des Habsbourg – apparaissent aussi improbables que l'utopie communiste de Marx.

Dans leurs griefs contre le capitalisme, conservateurs et socialistes partagent sans conteste un dénominateur commun, bien que, évidemment, les solutions qu'ils mettent en avant divergent fortement. Tous s'opposent aux défenseurs du système actuel, tels que l'écrivain Steven Pinker, qui brandit des statistiques prouvant l'augmentation du revenu par habitant, de l'espérance de vie et de la liberté individuelle, dans le but d'accuser d'ingratitude les détracteurs du capitalisme. En contrepartie, ces détracteurs peuvent avancer d'autres statistiques, plus accablantes : dans les pays les plus riches du monde, les taux de maladies mentales ont considérablement augmenté, tandis que les prétendues morts par désespoir, par suicide ou par overdose de drogue, ont atteint des niveaux épidémiques. La baisse du taux de natalité dans les pays à grande qualité de vie

apparaît comme le reflet d'une vision pessimiste de l'avenir de l'humanité. Il existe un risque imminent d'un changement climatique catastrophique causé, en grande partie, par le capitalisme. Est-ce que tout cela, se posent-ils, a vraiment le visage d'une économie favorable à l'être humain ?

Ceux qui ont le désir d'une vie dépassant le capitalisme doivent prendre une option fondamentale : mettent-ils ou non leur espoir principal dans la mainmise sur les leviers du pouvoir de l'État ? Le lieu ici n'est pas propice à analyser les pratiques et les limites de la politique. Mais les chrétiens, tout spécialement, devraient se souvenir des problèmes inhérents à toute tentative de garantir le bien commun par la contrainte exercée par l'État.

Une vision sérieuse du bien commun s'ancre dans des convictions morales. Or, quand l'État impose des convictions morales, cela équivaut à une religion d'État – Martin Hägglund, dans l'appel au socialisme de son livre, *This Life*, parle même de « foi séculière ». Quel que soit le credo – qu'il s'agisse du culte de la Raison de Robespierre, de l'intégrisme catholique, du code de conduite d'un étudiant au sein d'une université progressiste ou de la loi de la charia –, quand il est soutenu par le glaive de l'État, il endosse le rôle du Grand Inquisiteur blasphémateur de Dostoïevski, en remplaçant la liberté spirituelle par un bonheur bon marché.

Les chrétiens devraient craindre d'assumer ce rôle, qui représente une menace pour leur propre intégrité. Le pouvoir corrompt de l'intérieur la religion. Il substitue la contrainte au libre consentement. Plus la contrainte exercée est sévère, plus profonde est l'autocorruption. C'est ce qu'affirmait Tertullien, un Père de l'Église ancienne : « Assurément, il n'appartient pas à la religion de contraindre la religion. »

Pour illustrer les deux directions opposées que les chrétiens peuvent emprunter, remontons le temps jusqu'aux racines spirituelles de ma communauté, le Bruderhof, dans le contexte de la Réforme radicale du 16^e siècle. À cette époque, ceux que l'on appelle les réformateurs magistériels, comme Martin Luther et Jean Calvin, ont voulu supprimer les abus de l'Église médiévale en s'alliant aux princes laïques. Ils ont

utilisé la puissance de l'État pour imposer ce qu'ils pensaient être un Évangile purifié.

En revanche, les réformateurs radicaux étaient issus d'un mouvement populaire en faveur de la justice pour les petites gens. Les paysans avaient élaboré une liste de leurs revendications : les Douze Articles, que l'on considère comme le premier document des droits de l'Homme dans l'Europe moderne. Ils présentaient des requêtes pour supprimer les impôts injustes, les dîmes et les corvées obligatoires. Ils demandaient aussi pour les roturiers la permission de jouir des dons de la création, originellement prodigués en faveur de tous les êtres humains : « Il n'est pas conforme à la charité et à la parole de Dieu qu'un homme simple n'ait pas le droit de prendre du gibier, de la volaille ou du poisson. »

Quand la révolte des paysans prit une tournure violente en 1525, tant Luther que les prélats catholiques assurèrent les princes de la bénédiction de Dieu sur leur campagne sanglante de répression. On estime que près de cent mille paysans furent massacrés. Le mouvement de la Réforme radicale est né à la suite de cet immense massacre. Après avoir reçu cette rude leçon sur le fait de prendre les armes, ses conducteurs spirituels – dans leur majorité – prêchèrent la non-violence. Mais leur mouvement n'en incarnait pas moins l'aspiration exprimée dans les Douze Articles à une communauté chrétienne, désormais corrigée selon une vision chrétienne. Puisqu'ils mettaient l'accent sur le baptême volontaire des adultes plutôt que sur le baptême obligatoire des enfants, on les a surnommés anabaptistes (« re-baptiseurs »). Rapidement, l'anabaptisme devint un crime passible de la peine de mort dans tout le Saint-Empire romain germanique. Environ trois mille anabaptistes furent exécutés dans les décennies qui qui s'ensuivirent.

Néanmoins, le mouvement s'est étendu. Vers 1527, dans ce qui constitue aujourd'hui la République tchèque, des anabaptistes commencèrent à créer des colonies de peuplement où, suivant l'exemple des premiers chrétiens, les membres mettaient tout en commun. À la fin du siècle, on comptait une centaine de colonies de ce type, avec vingt à trente mille habitants qui avaient choisi d'y vivre

en communautés. Bien que presque anéanties au cours de la guerre de Trente Ans, elles ont survécu. Plus tard, leurs descendants, connus sous le nom de houthériens, émigrèrent aux États-Unis. Ma femme et mes enfants sont de fiers descendants de ces courageux cultivateurs qui, il y a cinq siècles, ont pris le risque de la torture et de la mort pour s'engager dans un idéal de vie chrétienne de liberté, d'égalité et de fraternité.

Ce numéro de *La Charrue* puise son inspiration dans une conviction fondamentale de la Réforme radicale : il existe une forme de vie communautaire capable de triompher de l'exploitation économique, un mode de vie parfaitement réalisable et indépendante de l'État. Une telle société alternative est possible, ici et dès à présent. Tous peuvent s'y engager. Plus encore, il s'agit d'une vision qui existe depuis les débuts du christianisme. Elle est au cœur du Sermon sur la Montagne de Jésus et de tout le Nouveau Testament, mais aussi des écrits prophétiques de l'Ancien Testament. On trouve une illustration de cet idéal dans la vie communautaire de l'Église primitive de Jérusalem, où « tous ceux qui avaient la foi étaient ensemble et avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le fruit entre tous, selon les besoins » (Ac 2:44-45).

Parmi les fidèles lecteurs de la revue *La Charrue*, certains se disent sans doute : Ça y est, c'est reparti ! En effet, parce que les défis posés par les socialistes ne sont pas sans rapport avec certains aspects de la prédication de Jésus que les courants traditionnels du christianisme ont cherché à éviter d'une manière qui frise le ridicule. On a poliment laissé de côté les sévères paroles de Jésus sur le divorce ou la non-violence, tout comme ses discours sur la richesse et la propriété privée. On les interprète comme des exagérations rhétoriques ou propres au contexte historique. Autrement, ces enseignements sont considérés comme une vocation spéciale pour les moines, les ordres mendiants ou les missionnaires. Ils représenteraient une prouesse héroïque que la masse des gens n'aurait pas besoin d'accomplir. On

remplace la pauvreté volontaire et la générosité sacrificielle par les valeurs bourgeoises de bonne gestion et de philanthropie.

Pourtant, les discours de Jésus sur l'économie font autant partie de la vie qu'il a prêchée que ses autres commandements fondamentaux : l'amour du prochain et des ennemis, le refus de l'hypocrisie, l'honnêteté, la pureté sexuelle ou les œuvres de miséricorde. Ces enseignements ne sont pas des maximes indépendantes les unes des autres ; elles sont intimement liées. La manière de vivre décrite dans le Sermon sur la Montagne est un tout qui, d'emblée, rend possible et exige de s'affranchir de ce que l'on possède en propre. « Vous ne pouvez pas servir Dieu et mammon » est une vérité qui pénètre toutes les sphères de l'existence, comme le montre Eberhard Arnold dans ce numéro (page 21). Les apôtres et les Pères de l'Église ancienne ont rappelé la force de cette évidence.

Cette interrelation a un autre effet : la perte pour le christianisme de l'une de ses particularités – son radicalisme économique initial – finit par saper aussi ses autres revendications. Le caractère sacré de la vie serait beaucoup plus facile à défendre si les chrétiens pouvaient trouver dans leurs propres Églises des communautés apportant un soutien généreux, économique et affectif, à de jeunes mères, ou à des familles avec des enfants handicapés. Les mariages s'inscriraient davantage dans la durée, sans divorce, s'ils étaient libérés de l'angoisse de la précarité économique. « Ne vous inquiétez pas du lendemain » apparaît comme une folie – sauf pour une personne qui bénéficie d'une Église communautaire qui interviendra quand elle perdra son travail ou souffrira d'une maladie grave. Même le commandement de Jésus sur la non-violence se comprend mieux – tout en restant à contre-courant – quand on n'a plus l'obligation de défendre sa propriété privée pour la survie de sa famille. Ce ne sont là que quelques exemples montrant la force persuasive que gagnerait le christianisme en refusant de s'exposer à mammon.

Les personnalités chrétiennes de la culture, y compris celles qui se réclament d'un certain radicalisme, n'hésitent pas à se montrer



Une visible communion des saints

Peter Riedemann (1506–1556) fut l'un des responsables spirituels de l'anabaptisme primitif. Il écrivit en 1542 une défense de sa foi destinée à Philippe de Hesse, un prince qui le gardait prisonnier. En voici un extrait :

La communauté des biens s'applique autant aux dons spirituels qu'aux dons matériels. Tous les dons de Dieu, qu'il s'agisse des dons spirituels ou des dons temporels, sont accordés à l'homme, non pas afin qu'il les garde seulement pour lui-même, mais aussi en faveur des autres. Il résulte que la communion des saints existe visiblement non seulement dans les choses spirituelles mais aussi dans les choses temporelles. Paul estime qu'il ne faut pas que l'un possède en abondance quand l'autre est dans le besoin, mais qu'il faille établir l'égalité (2 Co 8:7–15). . .

On le constate aussi dans la création. Aujourd'hui encore elle porte témoignage que Dieu, au commencement, n'a pas ordonné à l'Homme de garder quoi que ce soit pour lui-même, mais de tout avoir en commun (Gn 1:26–29).

Mais l'homme s'est approprié ce qu'il devait laisser de côté, et il a laissé de côté ce dont il devait se préoccuper (Gn 3:2-12). Il s'est laissé attirer par les biens pour se les approprier. Il en a accumulé de plus en plus au point de s'endurcir. Jusqu'à ce que, en amassant et en s'appropriant ainsi la création, il se soit tellement détourné de Dieu qu'il en a oublié le Créateur (Rm 1:18–25).

Source : *Peter Riedemann's Hutterite Confession of Faith*, traduite en anglais et éditée par John J. Friesen, Plough, 2019, p. 119. En français, cf. *Doctrine et vie des anabaptistes houthériens*, Excelsis, 2007, pp. 119-120



La communauté est un don de l'Esprit

Extrait des Fondements de notre foi et de notre vocation, la règle de la communauté du Bruderhof, datée de 2015.

Dieu veut rassembler sur cette terre un peuple qui appartienne à sa nouvelle création. Il lui donne la vocation de former une société nouvelle qui rende visible sa justice et sa paix, et dans laquelle disparaît la propriété privée. Ses membres sont unis par un lien de solidarité et d'égalité. Chacun peut dire : tout ce que je possède appartient aussi aux autres, et s'il m'arrivait d'être dans le besoin, ils pourront m'aider. Alors se réalisent ces paroles de Jésus : « Ne vous inquiétez pas, en disant : 'Qu'allons-nous manger ? qu'allons-nous boire ? de quoi allons-nous nous vêtir ?' – tout cela, les païens le recherchent sans répit –, il sait bien, votre Père céleste, que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. » (Mt 6:31–33).

Ce peuple est né à Jérusalem, le jour de la première Pentecôte. Comme le décrit Actes 2 et 4, le Saint-Esprit descendit alors sur les croyants rassemblés après la résurrection de Jésus. C'est ainsi qu'est née la première Église communautaire. Ce qui est arrivé jadis peut se reproduire aujourd'hui quand l'Esprit se répand sur des personnes qui s'assemblent. Elles seront alors remplies d'amour pour le Christ et d'amour les unes pour les autres. Leur communion dans l'amour ira jusqu'au partage de leurs biens, de leurs talents et de leurs vies. Elles porteront ainsi un puissant témoignage à l'Évangile. Telle est notre vocation à vivre dans une Église-communauté.

Source : *Les Fondements de notre foi et de notre vocation*, Plough, 2015, pp. 5–6.

provocantes quand il est question de moralité, de politique ou de théologie, mais elles préfèrent s'aventurer prudemment sur le terrain des euros et des centimes dans la vie d'un disciple. On retrouve toujours la même remarque un peu facile, selon laquelle une vie fondée sur le partage économique serait marginale, sectaire, littéraliste, extrémiste ou tout simplement irréalisable.

Il est important d'apporter cette précision : le Nouveau Testament ne conçoit pas la pauvreté volontaire et la communauté des biens comme des exigences éthiques strictes, comme si posséder une propriété serait en soi un péché, au même titre que la convoitise ou l'idolâtrie. Ce malentendu découle du besoin légaliste de réduire la vie de disciple à une liste de devoirs et d'interdictions. Loin de là : la communauté des biens dans le Nouveau Testament est simplement l'expression concrète de l'amour quand il déborde dans le domaine de l'économie. Il est évident qu'elle peut prendre bien des formes différentes. Voici des exemples concrets qui montrent qu'une vie au-delà du capitalisme n'est pas aussi inaccessible qu'il n'y paraît :

Cet été, la communauté du Bruderhof fête la genèse de ses cent années de vie commune en communauté de bien pure. Au cours de son histoire, notre communauté a connu son lot d'imperfections et d'erreurs, comme tout groupe humain. Mais, par la grâce de Dieu et dans la reconnaissance pour nos amis proches ou lointains, nous sommes toujours présents.

Le Bruderhof est né à une époque particulièrement fertile et fébrile : l'Allemagne, juste après la Première Guerre mondiale. En 1920, le théologien Eberhard Arnold quitta Berlin pour aller vivre avec sa famille dans un petit village, afin d'y fonder une communauté intentionnelle. Au début, il s'agissait d'un cercle de jeunes chrétiens déçus par la complicité de l'Église avec le militarisme qui avait abouti à la Première Guerre mondiale. En prenant comme charte le Sermon sur la Montagne, ils s'inspiraient tant de l'Église primitive et des anabaptistes que de François et Claire d'Assise, des premiers quakers ou du mouvement du socialisme religieux auquel appartenaient Christoph Blumhardt et Karl

Barth. L'idée d'une colonie rurale venait de Gustav Landauer, un visionnaire anarchiste juif, qui avait été assassiné par des voyous d'extrême-droite l'année précédente (page 48). Landauer a aussi inspiré le mouvement des kibboutz qui débutait environ à la même époque.

Un siècle plus tard, notre communauté reste petite comparée à beaucoup d'Églises. Elle abrite cependant trois mille personnes de diverses nationalités – dans plus de vingt implantations sur les cinq continents – qui vivent ensemble dans le partage complet. En ce qui nous concerne, ce partage prend la forme d'un vœu de pauvreté qui engage toute la vie : chacun de nous ne possède absolument rien. Je ne cherche pas, en mentionnant ces détails, à faire notre éloge. Je veux simplement constater un fait empirique : il est possible de vivre de cette manière. C'est possible dans des contextes géographiques différents, avec une grande diversité culturelle, durant cinq ou six générations.

Bien sûr, le Bruderhof n'est qu'un exemple récent puisé dans la longue histoire de la communauté chrétienne. « Voyez comme ils s'aiment ! », s'exclamaient les païens en observant l'Église primitive, selon Tertullien en 197 apr. J.-C. Cet amour qui impressionnait les païens n'était pas une affaire de tendres sentiments. Il se manifestait par des actes concrets d'entraide mutuelle, comme le montre l'historien Alan Kreider dans son livre, *The Patient Ferment of the Early Church*. Selon les mots de Minucius Felix, un apologiste chrétien du troisième siècle : « Nous ne disons pas de grandes choses, nous les vivons ». Les chrétiens formaient une société alternative dans laquelle gens instruits et illettrés, esclaves et hommes libres, se mettaient fraternellement au service les uns des autres. Personne ne considérait qu'une chose lui

appartenait si quelqu'un d'autre en avait davantage besoin. Pour employer l'expression de Wordsworth, ils étaient « forts en amour ».

Initiée par l'Église primitive puis par la naissance du monachisme dans le désert d'Égypte, cette histoire a inclus des groupes aussi différents que les ordres bénédictins, vieux de 1500 ans, les mouvements de réforme comme celui des franciscains,

les vaudois de la période médiévale, les béguines et les béguards, les Frères moraves, les *reducciones* des jésuites au Paraguay et au Brésil, la communauté de Little Gidding immortalisée par T. S. Eliot, la *Jesus Family* en Chine, le

« Nous ne disons pas de grandes choses, nous les vivons. »

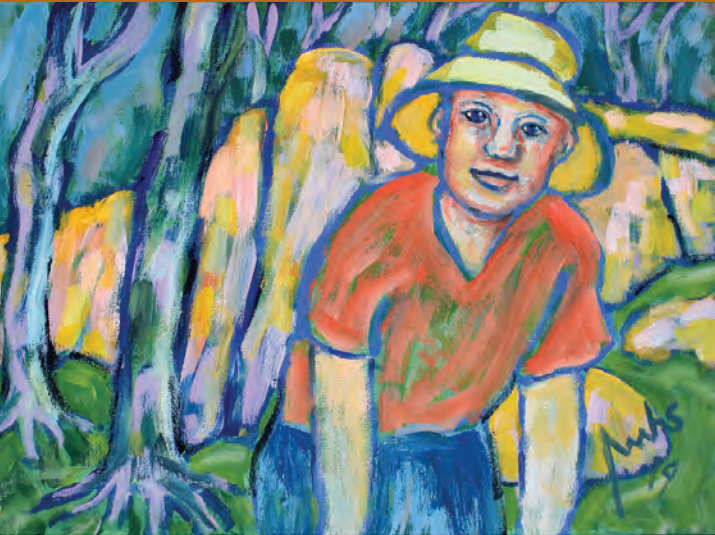
Minucius Felix

Mouvement Catholique Ouvrier de Dorothy Day et les *comunidades del base* en Amérique latine. De nombreuses communautés, issues de l'éventail des confessions chrétiennes, existent aujourd'hui : des communautés œcuméniques du Chemin Neuf et Lanza del Vasto en France et des communautés catholiques des Focolari en Italie jusqu'à la communauté évangélique Adsideo dans l'Oregon, en passant par la Jesus Abbey, anglicane, en Corée du Sud.

Il faudrait que cette histoire nous rappelle les possibilités actuelles. Quand une nouvelle génération pose des questions difficiles sur la justice, la solidarité et le bonheur de l'humanité, nous devons, en tant que chrétiens, nous souvenir que nous avons toujours eu les réponses à portée de main. Plus que les autres, nous devrions le savoir : une autre vie est possible.

Nous n'avons pas besoin d'un christianisme prônant une justice sociale superficielle qui passe d'une cause progressiste à une autre. Nous avons à disposition les outils : la manière de vivre enseignée par Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Cette vie est là pour s'en saisir. Vivre est un bonheur. ➤

Traduit de l'anglais par François Caudwell.



Harro Preiss,
*Garçon de
ferme à Ober-
fellendorf*

Merci pour votre merveilleux numéro du printemps 2019, *Une table pour tous*, qui ressemble à un festin de Babette virtuel. Néanmoins, je me suis senti quelque peu mal à l'aise avec ce qui s'apparentait à un point de vue dénué d'interrogations sur la consommation de viande. Bien que je ne sois ni végétarien ni végétalien, je suis de plus en plus conscient du fait que la consommation de viande à travers le monde, et spécialement de la viande de bœuf, est aujourd'hui sans doute le principal facteur responsable des émissions de gaz à effet de serre. La destruction en continu des forêts pour élever davantage de bovins et l'augmentation de la production de méthane liée à ce bétail représentent un problème majeur. Peut-être que le fait d'inviter un végétarien ou un vegan à partager leurs engagements à *La table pour tous* aurait rendu ce repas plus complet. Quoi qu'il en soit, les questions portant sur la manière de prendre soin de la création du mieux possible sont complexes et j'applaudis les efforts des agriculteurs et des éleveurs dont les récits figurent dans l'édition du printemps de *La Charrue*.

Steve Bisset, Naples, NY

Je voulais écrire un petit mot de remerciement pour le travail que vous effectuez avec la revue trimestrielle *La Charrue*. Votre revue fait partie des

rare magazines dont la lecture de chaque article me procure tant de bonheur. Le dernier numéro portant sur la nourriture et l'hospitalité était excellent. Je vous souhaite une excellente continuation pour votre excellent travail.

Jacob Walsh, Vice Président et rédacteur,
Christianity Today

Au sujet de l'interview de Johannes Meier « La lutte contre la sécheresse » (printemps 2019) : en réponse à la photographie de jeunes gens plantant des oliviers en Australie, j'ai peint *Garçon de ferme à Oberfellendorf* (Voir ci-dessus).

Harro Preiss, Allemagne

Comme toujours, c'est avec intérêt que j'ai lu *Une table pour tous* (parution du printemps 2019). Cependant, en reposant ce numéro, il m'a semblé qu'il manquait quelque chose. En effet, aucune mention n'était faite sur l'importance des repas familiaux. Partager les repas en famille non seulement renforce les liens entre les parents et les enfants, mais crée aussi un événement, une réunion à laquelle d'autres personnes peuvent être conviées. Dans le cadre des repas familiaux, on peut ainsi instiller aux enfants le fait de penser aux autres, de les accueillir, de les servir et de se réjouir de la compagnie d'amis au-delà du cercle familial. Apprendre à accueillir ceux qui peuvent paraître étranges ou dérangeants, les personnes seules ou séparées de leur propre famille ou les visites à l'improviste, tout cela fait partie pour les parents des valeurs importantes à transmettre aux jeunes enfants.

Judith Shirky, Esopus, NY

Vos courriers à la rédaction sont les bienvenus.

Par souci de clarté et de concision, les lettres ainsi que les commentaires sur le web sont susceptibles d'être modifiés, et peuvent être publiés sur tout support. Merci de bien vouloir envoyer vos courriers à charrue@ccimail.co.uk, en mentionnant votre nom et adresse. Traduit de l'anglais par Isabelle Dufour. ➤

Image reproduite avec la permission de Stephen Addison

Box Up Crime

Issu d'un quartier défavorisé de l'est Londonien, Stephen Addison pensait qu'il n'avait d'autre choix qu'une vie de délinquance. Comme pour beaucoup d'adolescents, l'influence de ses copains l'emporta sur les conseils de ses parents et il fut dès son plus jeune âge mêlé à des activités délictueuses. À l'âge de vingt ans, Stephen se convertit au Christianisme et sa vie change du tout au tout. Il s'inscrit à l'université et décroche un diplôme d'études commerciales mais reste néanmoins préoccupé par l'implication quasi inévitable d'un grand nombre de jeunes de son quartier dans les gangs et le crime. C'est ainsi que Stephen fonde l'association Box Up Crime pour offrir aux jeunes une porte de sortie. L'association, installée à Londres, se rend dans les écoles et les centres sociaux pour enseigner la boxe aux jeunes et pour les guider vers une nouvelle voie. Aujourd'hui, l'association travaille auprès de six cents jeunes chaque semaine – et ce chiffre se multiplie de plus en plus. Dans les quartiers où intervient Box Up Crime, on a pu constater une chute de 25 % du taux de criminalité. Plus important encore, l'association offre de l'espoir et des encouragements à des jeunes qui en ont tant besoin. « Vous devez trouver une alternative positive » est le message que Stephen adresse aux jeunes. Box Up Crime est là pour leur en fournir une. boxupcrime.org.

Lait de soja et guerre civile

Joy Kauffman

La mission de Joseph Malish, qui fait partie du million de réfugiés du Soudan du Sud vivant en Ouganda, est d'enseigner aux réfugiés la manière de transformer les graines de soja en lait. Cette mission, c'est sa réponse aux violences qui déchirent les tribus de son pays, violences souvent provoquées par des disputes au sujet de l'accès aux pâtures et aux points d'eau pour le bétail laitier. Malish est convaincu que le lait de soja pourrait aider à en finir avec les affrontements qui ont causé des milliers de morts et des millions d'exilés.

Il est formateur dans l'association FARM STEW, fondée pour donner à des familles vulnérables



des moyens de prévenir la faim, la maladie et la pauvreté. FARM STEW est un acronyme, tiré des huit éléments nécessaires pour une vie abondante : Farming (l'agriculture), Attitude (la disposition d'esprit), Rest (le repos), Meals (les repas), Sanitation (l'hygiène), Temperance (la tempérance), Enterprise (l'esprit d'initiative), Water (l'eau).

Les formations que propose FARM STEW réunissent différentes tribus, y compris Nuer et Dinka, deux tribus qui accordent beaucoup d'importance au prix du bétail et du lait et sont devenues pour cette raison d'implacables ennemies. Lors d'une récente formation, Malish a demandé à un Nuer d'être l'interprète pour un Dinka. A la fin de la classe, tous étaient assis ensemble, à manger dans des pots communs et à boire du lait de soja. Beaucoup de participants ont exprimé leur désir de revenir pour en apprendre davantage. Malish présage que la capacité des réfugiés à faire leur propre lait pourrait jouer un rôle clé pour que sa nation guérisse de ses blessures. Pour en savoir plus : www.farmstew.org.

Stephen Addison, fondateur de Box Up Crime, avec un étudiant.

Joy Kauffman, nutritionniste, titulaire d'une maîtrise en santé publique, a travaillé au sein du programme « Farmer to Farmer » de l'USAID en Ouganda. Elle est la fondatrice et la présidente de FARM STEW. farmstew.org. Traduit de l'anglais par Brid Kehoe.



Qu'y a-t-il au-delà du capitalisme ?

Analyse chrétienne



DAVID BENTLEY HART

Le capitalisme est incompatible avec les enseignements de Jésus de Nazareth – c'est ce qu'affirme en tout cas le traducteur du Nouveau Testament, David Bentley Hart. Jésus ne s'est pas contenté de condamner la soif de richesses mais le fait même de les posséder. Et les premiers disciples de Jésus étaient communistes par choix. Dans un monde dominé par des forces du marché de plus en plus technologisées, une économie vraiment chrétienne est-elle encore possible ? Qu'y a-t-il au-delà du capitalisme ?

I : Qu'est-ce que le capitalisme ?

**Le commerce est, par essence, satanique.
Le commerce, c'est le prêt rendu, c'est le prêt avec ce sous-entendu : Rends-moi plus que je ne te donne.**

—Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*

Je n'ai pas de réponse entièrement satisfaisante aux questions que suscitent ces réflexions ; mais je pense qu'il est possible, si l'on prend le temps de définir les termes de la question, de se faire une idée assez claire de la méthode qui *convient* pour les aborder. Ces derniers temps, surtout en Amérique, le terme « *capitalisme* » est devenu un mot fourre-tout, extensible à volonté, décrivant toutes les formes imaginables d'échange économique, même les plus primitives ou les plus élémentaires.

Je pars du principe, cependant, que nous l'employons ici avec un peu plus de précision, pour pointer une époque de l'histoire des économies de marché qui a véritablement commencé il y a seulement quelques siècles. Le *capitalisme*, selon la définition de nombreux historiens, est l'ensemble des codes financiers qui ont pris forme à l'époque de l'industrialisation et ont progressivement remplacé le mercantilisme de la période précédente.

Comme Proudhon l'a défini en 1861, c'est un système dans lequel, en règle générale, ceux dont le travail crée du profit ne possèdent ni les moyens de

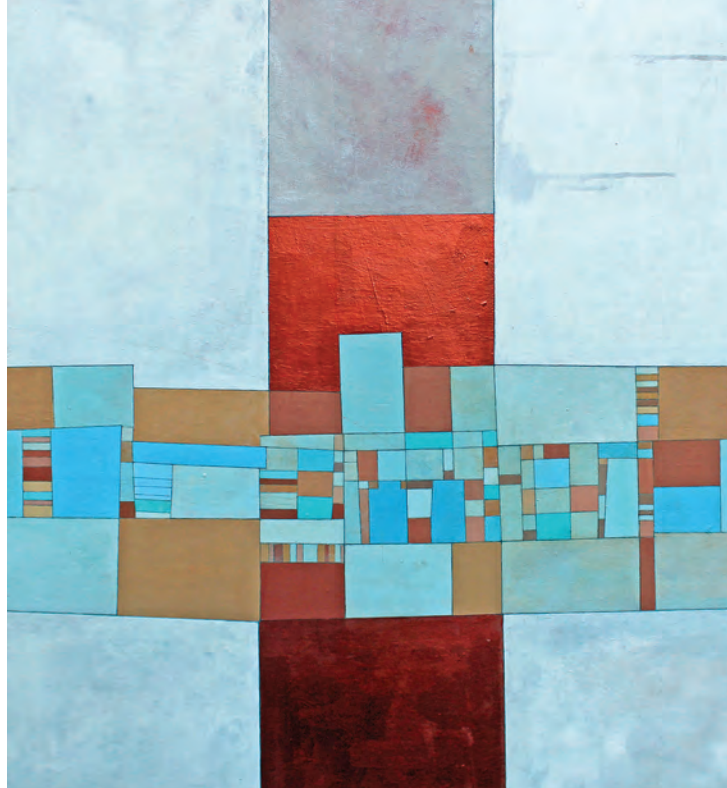
production ni les fruits de leur travail. Cette forme de commerce a en grande partie détruit le pouvoir contractuel de la main-d'œuvre, censément libre ; fait disparaître les guildes artisanales et introduit, à la place, un système de salaire de masse qui réduit le travail à une marchandise négociable. Elle a ainsi créé un marché pour l'exploitation d'une main-d'œuvre bon marché et sans défense. Elle fut aussi de plus en plus encouragée par les politiques gouvernementales qui ne donnèrent aux défavorisés d'autre choix que l'esclavage salarial ou l'indigence totale (par exemple la clôture des terres communales en Grande-Bretagne à partir du milieu du XVIII^e siècle). De plus, tout cela a automatiquement entraîné un déplacement de la prépondérance économique : de la classe marchande – fournisseurs de biens sous-traités et produits par des travailleurs indépendants, filiales ou petits marchés locaux – elle est passée aux mains des investisseurs capitalistes, qui produisent et vendent à la fois leurs productions et leurs biens.

Au fil du temps, cela s'est transformé en un système d'entreprise pleinement réalisé, qui a transformé les sociétés anonymes des débuts du commerce moderne en véritables générateurs de capital immense, au niveau secondaire de la spéculation financière : un marché purement financier, où la richesse est créée pour ceux qui « ne travaillent ni ne filent », mais qui se lancent, comme un jeu de hasard, dans une circulation incessante d'investissements et désinvestissements.

David Bentley Hart est philosophe, écrivain, traducteur et commentateur culturel. Il a récemment publié The New Testament : A Translation, et l'on attend la sortie prochaine de That All Shall Be Saved: Heaven, Hell, and Universal Salvation (Que tous soient sauvés : Le Paradis, l'Enfer et le Salut universel) (Université de Yale, 2019).

Pour cette raison, on peut dire que le capitalisme a atteint son expression la plus parfaite dans la montée en puissance de la société commerciale à responsabilité limitée, institution qui permet de jouer un jeu de totale abstraction, et peu importe si les entreprises dans lesquelles on a investi finissent par réussir ou faire faillite. (On tire des profits autant de la destruction des moyens de subsistance que de leur création.) Une telle société est une entité extrêmement insidieuse : *devant* la loi, elle jouit du statut de personne morale – privilège juridique qui n'était auparavant accordé qu'aux associations « corporatives », reconnues comme fournisseurs de biens publics, comme universités ou monastères – mais *juridiquement*, elle est tenue de se comporter comme la personne la plus ignoble que l'on puisse imaginer. Presque partout dans le monde capitaliste (en Amérique, par exemple, depuis la décision en 1919 de l'affaire *Dodge vs. Ford*), une société de ce genre est tenue de ne chercher qu'à obtenir le maximum de gains pour ses actionnaires ; il est interdit de tolérer toute autre considération, comme de définir des bénéfices décents ou indécents, le bien-être des ouvriers, l'éventualité de dons à des œuvres de bienfaisance ou autres, car cela risquerait de lui faire perdre des profits – bref, de la ralentir dans sa course vers le seul but qu'elle est censée poursuivre.

La société est donc moralement tenue à l'amoralité. Et tout ce système, évidemment, non seulement permet, mais dépend formellement, d'immenses concentrations de capitaux privés et d'un pouvoir discrétionnaire quant à leur utilisation – en s'affranchissant des règlements dans toute la mesure du possible. Elle permet également l'exploitation des ressources matérielles et humaines à une échelle sans précédent. Et, inévitablement, elle s'inscrit dans une culture de consommation, parce qu'elle doit cultiver une habitude sociale de consommation démesurée, qui dépasse les simples besoins naturels ou même (sans doute) les désirs naturels. Il ne suffit pas de satisfaire les désirs naturels ; une culture capitaliste doit sans cesse chercher à fabriquer de nouveaux désirs, par des appels à ce que Jean appelle « la luxure des yeux ».



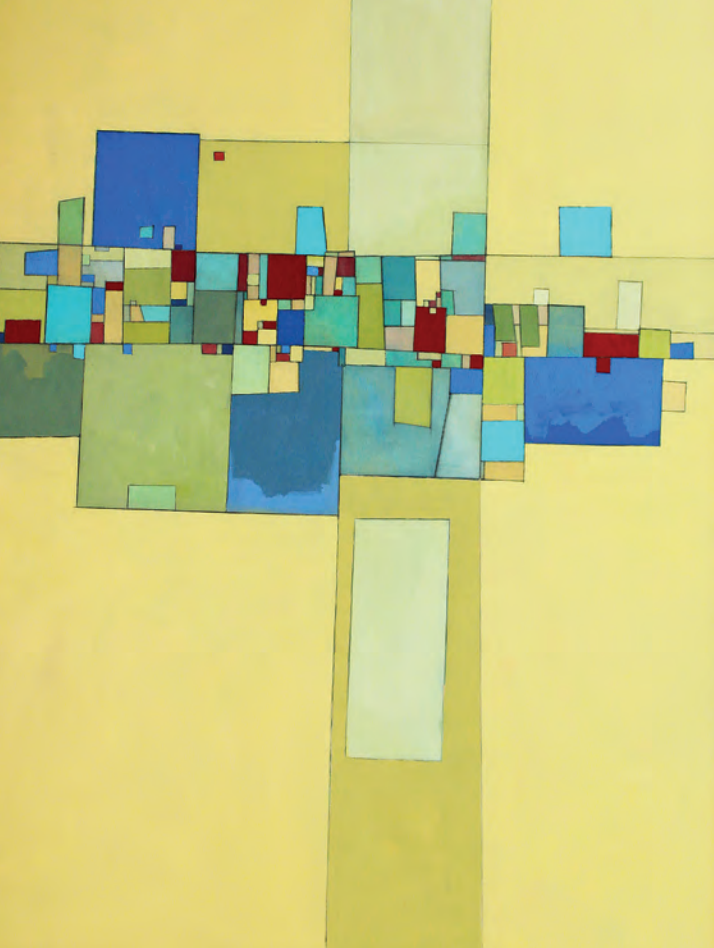
DITES-MOI, cherchez-vous vraiment à vous enrichir et à exploiter les plus démunis ? Si cette personne avait les ressources pour vous rendre encore plus riche, pourquoi serait-elle venue mendier à votre porte ? Elle était venue chercher un allié mais trouva un ennemi. Venue chercher des médicaments, elle a reçu du poison. Vous avez l'obligation de remédier à la pauvreté de ses semblables, mais au contraire, vous aggravez sa détresse en tentant de récolter dans le désert.

Basile de Césarée, « Contre ceux qui prêtent à intérêt »

Le moins que l'on puisse admettre, c'est que le capitalisme « fonctionne ». C'est-à-dire qu'il produit d'énormes richesses et s'adapte avec une remarquable plasticité aux changements culturels et matériels, même les plus brusques. Lorsqu'il a faibli, ici ou là, il a mis au point de nouveaux mécanismes pour éviter que la même erreur ne se reproduise. Il n'entraîne pas, bien sûr, une juste répartition des richesses, et en serait de toute façon bien incapable. Une société capitaliste ne tolère pas seulement, mais exige positivement, l'existence d'une classe

Deborah Batt, *Village urbain*

Design plat précédent : Deborah Batt, *Déclin de la Ruralité*



Deborah Batt, *Communauté*
paupérisée, non seulement comme réserve de valeur ouvrière, mais aussi parce que le capitalisme repose sur une économie du crédit stable, et une économie du crédit exige une certaine offre de débiteurs éternels dont la pauvreté – créée par des pratiques abusives en matière de prêt et d'intérêts – peut se convertir en capitaux au profit des créanciers. L'insolvabilité perpétuelle des travailleurs pauvres et de la classe moyenne inférieure est une source inépuisable de profits pour les institutions dont dépend la classe des investisseurs.

On peut aussi admettre que, de temps en temps, les immenses bénéfices récoltés par quelques-uns *peuvent* être redistribués au profit du plus grand nombre ; mais il n'y a pas de règle fixe en l'occurrence, et c'est généralement l'inverse. Le capitalisme peut créer et enrichir s'il est utilisé à bon escient, ou il peut détruire et appauvrir ; il peut encourager la liberté et l'équité ou encourager la tyrannie et l'injustice, lorsqu'il ne suit que ses intérêts propres. Il n'a aucun attachement naturel aux institutions de liberté démocratique ou libérale. Il est dépourvu de

tout caractère moral. C'est un système dont on ne peut pas abuser, mais qu'on pratique avec plus ou moins d'efficacité. Bien évidemment, du point de vue de toute perspective morale intelligible, ce qui va au-delà de la distinction entre le bien et le mal est, par essence, le mal.

Pour toutes ces raisons, il me semble sage d'avoir choisi de nous demander non pas ce qui vient *après* le capitalisme, mais plutôt ce qui le *dépasse*. À ce que je vois, ce qui vient après le capitalisme – c'est-à-dire ce qui en découle dans le cours naturel des choses – c'est... le néant. Non pas que je croie que le triomphe de l'État de marché corporatiste bourgeois constitue la « fin de l'histoire », le résultat rationnel final d'une dialectique matérielle inexorable. J'imagine encore moins que la logique du capitalisme ait conquis l'avenir et que son règne soit destiné à être perpétuel. En fait, je soupçonne qu'il s'agit, à long terme, d'un système non viable.

Ma conviction repose plutôt sur un calcul très simple fondé sur la disproportion entre appétit infini et ressources limitées. Par nature, le capitalisme est une psychose monstrueusement métastasée, psychose qui, si on la livre à elle-même, finira par réduire l'ensemble de l'environnement naturel à un désert, dépouillé, ravagé, empoisonné, profané. La planète entière est déjà immergée dans une atmosphère de particules microplastiques, enveloppée d'un voile épaississant d'émissions de carbone, noyée dans des torrents de toxines et métaux lourds. Et je ne m'attends pas à ce qu'une impulsion contraire – disons, l'instinct de survie, un sain conséquentialisme éthique, une sollicitude envers la nature, un respect spontané pour la gloire de la création – entrave considérablement sa course vers cet inévitable dénouement.

Essentiellement, le capitalisme est le processus qui consiste à obtenir des avantages matériels évanescents grâce à la destruction permanente de sa propre base matérielle. C'est un système de consommation totale, non seulement au sens commercial, mais aussi au sens où sa logique nécessaire est le nihilisme le plus pur, un attachement à transformer la plénitude matérielle

concrète en valeur immatérielle absolue. Je m'attends donc à ce que le capitalisme n'épuise pas ses énergies intrinsèques tant qu'il n'aura pas épuisé la planète elle-même – à moins qu'apparaisse, de façon tangentielle, comme une agence fortuite qui le contrecarre. Cela marquerait, en fait, son triomphe final : la transformation totale des derniers résidus insolubles de l'intrinsèquement bon dans l'éternité pythagoricienne impalpable de valeur du marché. Et toute force capable d'interrompre ce processus devra venir de l'au-delà.

II : Au-delà du capitalisme

Nous savons que les Juifs n'avaient pas le droit de chercher à prédire l'avenir. . . . Ce qui n'implique toutefois que, pour les Juifs, l'avenir soit transformé en un temps homogène et vide. Car chaque seconde du temps est la porte étroite par laquelle le Messie peut entrer.

—Walter Benjamin, « Theses on the Concept of History »

L'horizon ultime de cet « au-delà », pour être honnête, s'imagine aisément. C'est plus ou moins la même chose à laquelle toute volonté rationnelle saine aspire, presque comme une sorte de transcendance : le sabbat de l'histoire, l'anarchie béate, le communisme pur, une réalité humaine et terrestre où le désir d'acquisition ne trouve rien à quoi s'accrocher parce que rien n'est détenu, et rien de précieux ou d'utile n'est inaccessible, car tout est partagé par une communauté d'amour raisonnable. Même le naïf néolibéral éhonté qui croit en l'économie de l'offre est, à son insu, un anarchocommuniste dans ses intentions transcendantales les plus profondes ; quelque part au fond de lui, un petit Pyotr Kropotkin dort et rêve d'un monde purifié de cupidité et violence. Tout le monde aspire au paradis terrestre, à l'Eden comme fin de l'histoire plutôt que comme son irrécupérable commencement.

Mais l'Eden n'est pas la question dialectique de

l'histoire, le fruit final d'une rationalité occulte qui se développe dans et à travers les contradictions apparentes de la finitude. Il est *au-delà*, dans tous les sens du terme. Il habite le temps uniquement comme un jugement eschatologique sur le présent, une anamnèse constante du bon ordre de la création que nous avons toujours déjà trahie. Nous le connaissons principalement comme une condamnation, et seulement secondairement comme une espérance durable. Et comment traduire ce jugement en agence immanente à l'histoire, suffisamment puissante pour perturber la règle du capital avant qu'il ne reste rien à sauver. Là est la grande question de toute pensée politique, de toute substance réelle dans le monde moderne.

C'est d'ailleurs une question que les chrétiens ne peuvent éluder. Certes, l'histoire sociale et institutionnelle de l'Église donne peu d'espoir que de très nombreux chrétiens n'en aient jamais été profondément conscients. Mais, qu'ils veuillent ou non reconnaître toutes les implications de leur foi, les chrétiens sont encore obligés d'affirmer que ce jugement eschatologique a déjà effectivement été rendu dans l'histoire, et sous une forme matérielle, sociale et politique très particulière.

À bien des égards, l'Évangile de Jean est particulièrement troublant quant à l'immédiateté inéluctable du verdict de Dieu sur toute structure mondaine du péché. L'eschatologie y devient presque parfaitement immanente. C'est là que le Christ traverse l'histoire comme une lumière qui révèle toutes choses pour ce qu'elles sont ; et c'est notre réaction à Lui – notre capacité ou notre incapacité à reconnaître cette lumière – qui nous montre ce que nous sommes. L'avoir vu, c'est avoir vu le Père ; donc, le rejeter, c'est revendiquer notre père en tant que diable. Nos cœurs sont mis à nu, les décisions les plus profondes de notre moi secret sont révélées au grand jour, et nous sommes révélés pour ce que nous sommes – ce que nous avons fait nous-mêmes.

Mais ce n'est pas seulement l'Évangile de Jean qui le dit. La grande allégorie eschatologique de Matthieu 25, par exemple, en témoigne elle aussi. Dans l'Évangile de Jean, ne pas reconnaître le Christ

comme le vrai visage du Père, celui qui vient d'en haut, équivalait à se damner soi-même, ici et maintenant. Chez Matthieu, ne pas reconnaître le visage du Christ – et donc le visage de Dieu – dans l'abject et l'opprimé, dans ceux qui souffrent et sont privés de leurs droits, atteste que nous avons choisi l'enfer comme foyer de notre existence. Toutes nos œuvres, comme le dit Paul, seront éprouvées par le feu, et ceux dont l'œuvre ne passe pas l'épreuve du feu ne peuvent être sauvés que « comme au travers du feu ». Le Nouveau Testament ne laisse lui non plus la moindre ambiguïté quant aux *seules* pratiques politiques et sociales qui peuvent subir cette épreuve sans être totalement consumées.

Peu importe la nature du capitalisme, c'est d'abord et avant tout un système visant à produire autant de richesse *privée* que possible en dilapidant autant que possible l'héritage *commun* de l'humanité en matière de biens de la création. Mais le Christ a condamné non seulement cette préoccupation malsaine pour les richesses, mais aussi l'obtention et la conservation des richesses en tant que telles. L'exemple le plus évident, présent dans les trois évangiles synoptiques, c'est l'histoire du jeune souverain riche et de l'analogie du Christ sur le chameau et le chas de l'aiguille.

Or, on trouve la même confirmation n'importe où dans les Évangiles. Le Christ ne peut être on ne peut plus clair lorsqu'il cite le prophète : il a été oint par l'Esprit de Dieu pour prêcher une bonne nouvelle *aux pauvres* (Luc 4:18). Pour les prospères, les nouvelles qu'il annonce sont assurément sombres : mais malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ! Malheur à vous qui êtes comblés [maintenant], car vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes ! (Lc 6:24-25). Comme le dit Abraham à Dives en Enfer, « tu as reçu tes biens pendant ta vie... maintenant... tu souffres » (Lc 16:25). Le Christ n'exige pas seulement que nous donnions gracieusement à tous ceux qui nous le demandent (Mt 5:42), avec une prodigalité telle une main ignorant la largesse de l'autre (Mt 6:3) ; il *interdit* explicitement de stocker les richesses terrestres – pas seulement de les stocker de manière

trop obsessive – et ne permet au contraire que l'accumulation des trésors du ciel (Mt 6:19-20). Il dit à *tous* ceux qui le suivraient de vendre tous leurs biens et d'en donner le produit comme aumône (Lc 12:33) ; et il déclare explicitement qu' « aucun de vous, à moins de renoncer à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple » (Lc 14:33). Comme le dit Marie, une partie de la promesse salvatrice de l'Évangile c'est que le Seigneur « a rassasié de biens les affamés et a renvoyé les riches les mains vides » (Lc 1:53). Jacques, bien sûr, l'affirme de façon très frappante :

À vous maintenant, les riches ! Pleurez et gémissiez à cause des malheurs qui viendront sur vous ! Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les mites. Votre or et votre argent sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu. Vous avez amassé des trésors dans les derniers jours ! Le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés crie, et les cris des moissonneurs sont parvenus jusqu'aux oreilles du Seigneur de l'univers. Vous avez vécu sur la terre dans les plaisirs et dans le luxe, vous avez rassasié votre cœur [comme] le jour de la boucherie. Vous avez condamné, tué le juste sans qu'il vous résiste. (Jc 5:1-6, Segond 21)

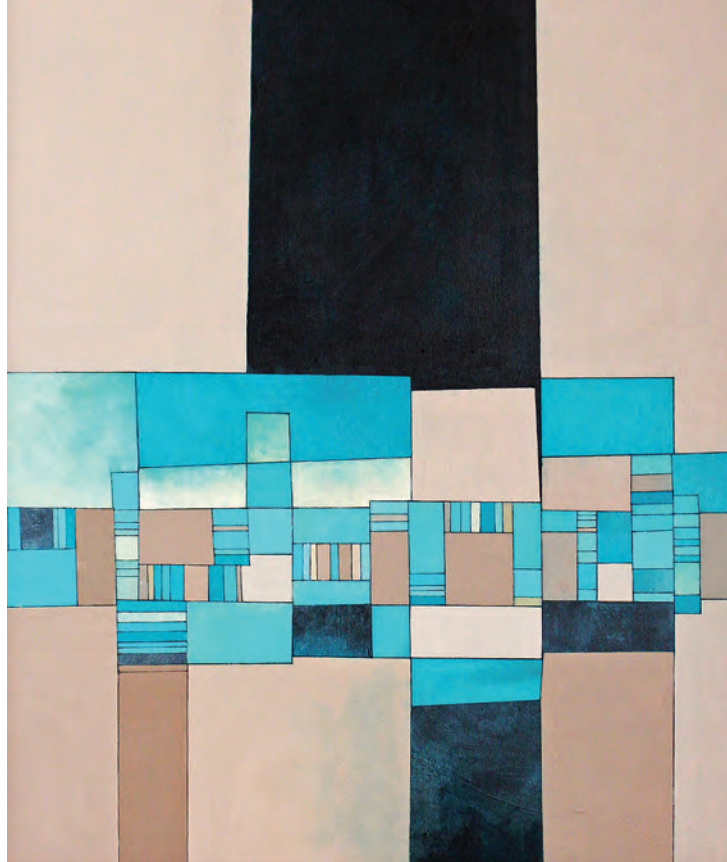
En termes simples, les premiers chrétiens étaient communistes (comme les Actes des apôtres nous parlent de l'Église à Jérusalem, et comme les épîtres de Paul le révèlent parfois). Non qu'il s'agisse d'un accident de l'histoire, mais c'est un impératif de la foi. En fait, en préparant ma propre traduction récente du Nouveau Testament, il m'a souvent été difficile de ne pas rendre le mot *koinonia* (et les termes connexes) un sens s'apparentant au *communisme*. J'ai été empêché de le faire, non pas parce que je doutais de la justesse de ce mot, mais en partie parce que je ne voulais pas associer accidentellement les pratiques des premiers chrétiens aux « communismes » des États centralisés du XX^e siècle, et en partie parce que le mot ne suffit pas à saisir toutes les dimensions – morales, spirituelles, matérielles – du terme grec tel que les chrétiens

du premier siècle l'employaient manifestement. Indubitablement, l'insistance selon laquelle la richesse privée et même la propriété privée étaient étrangères à une vie vécue dans le Corps du Christ occupait le centre de l'évangile qu'ils prêchaient.

Bien avant l'âge patristique, les plus grands théologiens de l'Église en étaient encore conscients. Et, bien sûr, tout au long de l'histoire chrétienne, la provocation originelle de l'Église primitive a persisté dans des communautés monastiques isolées et a parfois éclaté dans des mouvements locaux « puristes » : les franciscains spirituels, les Non-Possesseurs russes, le Mouvement ouvrier catholique, le Bruderhof, et ainsi de suite.

Bien sûr, les petites communautés intentionnelles engagées dans une certaine forme de collectivisme chrétien sont toutes parfaitement louables. À l'heure actuelle, c'est peut-être la seule façon dont est possible toute pratique communautaire réelle de la *koinonia* de l'Église primitive. Cependant, elles risquent aussi représenter une énorme dérive, surtout si leur isolement et leur dépendance simultanés de l'ordre politique plus large sont confondus avec une réalisation suffisante de la politique chrétienne idéale. Alors, toute critique prophétique qu'elles pourraient apporter à leur société est, dans l'esprit de la plupart des croyants, convertie en une simple vocation spéciale, à la fois exemplaire et précieuse – voire même une présence sacerdotale sanctifiante au sein de l'Église – mais qui ne demeure toujours possible qu'à un très petit nombre, et certainement pas un modèle pratique de politique applicable à tous.

C'est là que réside le danger le plus inquiétant, car la *koinonia* complète du Corps du Christ n'est pas une simple option à choisir à côté d'autres alternatives tout aussi plausibles. Il ne s'agit pas d'une éthique privée ou d'une affinité élective. C'est un appel non pas au repli, mais à la révolution. Il entre vraiment dans l'histoire comme un jugement *définitif* qui a néanmoins déjà été rendu ; il est inséparable de l'affirmation extraordinaire que Jésus est Seigneur sur toutes choses, que, sous la forme de la vie qu'il a léguée à ses disciples, la lumière du royaume est véritablement entrée dans ce monde

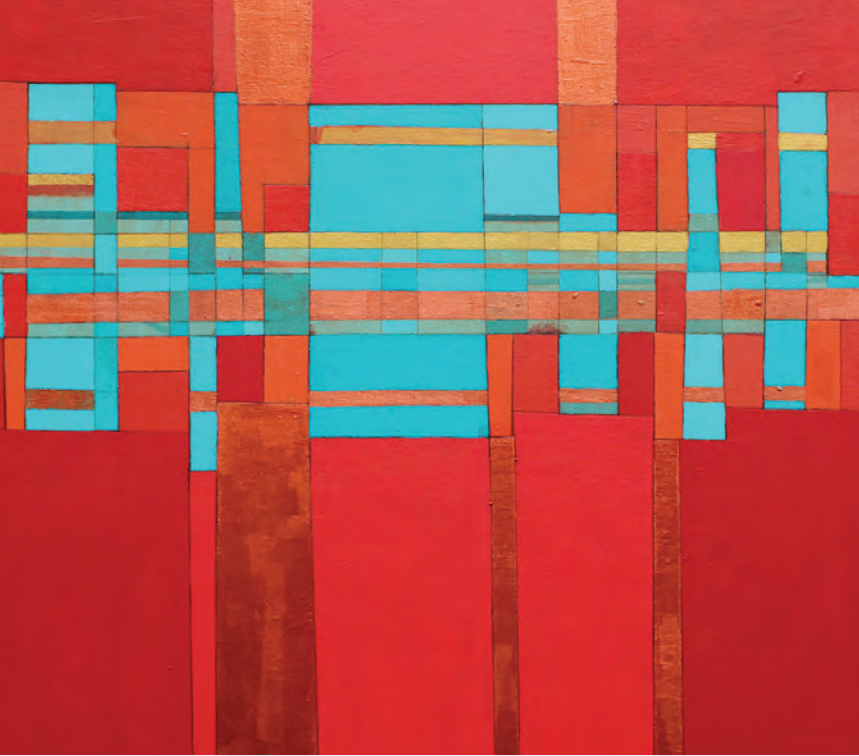


VOUS LES RICHES, jusqu'où allez-vous pousser votre avidité frénétique ? Êtes-vous seuls sur cette terre ? À sa fondation, la terre était pour tous, destinée aux pauvres comme aux riches ; de quel droit accaparez-vous le sol ? La nature ne sait rien des riches ; tous sont pauvres quand elle les met au monde. Vêtements, or et argent, nourriture, boisson et couverture – nous sommes tous nés sans rien avoir ; quand elle reçoit ses enfants dans la tombe, ils sont nus et personne ne peut y emporter avec lui son domaine.

Ambroise de Milan, « Sur Naboth »

non comme un événement émergeant au fil du long développement historique, mais comme un surgissement. Le verdict a déjà été rendu. Le dernier mot a déjà été énoncé. En Christ, le jugement est venu. Les chrétiens sont donc ceux qui ne sont plus libres d'imaginer ou de désirer un ordre social, politique ou économique autre que la *koinonia* de l'Église

Deborah Batt,
Demeure 10



SI QUELQU'UN dépouille un autre de ses vêtements, n'est-ce pas un voleur ? Et ceux qui ne vêtissent pas ceux qui sont nus alors qu'ils ont le pouvoir de le faire, ne devraient-ils pas être appelés ainsi ? Le pain que tu retiens est pour ceux qui ont faim, les vêtements que tu gardes bien serrés dans ton armoire sont pour ceux qui sont nus, les chaussures qui pourrissent dans ton dressing sont pour ceux qui n'en ont pas, l'argent que tu gardes enterré dans ton jardin est pour ceux qui en ont besoin.

Basile de Césarée, « Je vais détruire mes granges »

Deborah Batt,
*Développement
avancé*

primitive : il n'existe aucune autre morale communautaire que l'anarchie de l'amour chrétien.

Bien sûr, l'importance politique de cette vérité – du moins en ce qui concerne l'action dans le présent – doit encore être affinée.

Comme je l'ai dit au préalable, je n'ai pas de réponse à portée de main. Mais, comme je l'ai également affirmé, nous pouvons au moins définir nos termes. Et nous pouvons certainement identifier quelles réalités politiques et sociales doivent être odieuses à une conscience chrétienne : une éthique culturelle qui non seulement permet, mais encourage une vie d'acquisition incessante comme une

sorte de bien moral ; un régime juridique soumis à l'impératif corporatiste du profit maximum, et peu importe les méthodes employées ou les conséquences produites ; une politique de cruauté, de division, d'identité nationale et de l'ensemble des nombreuses manières dont nous nous obstinons à séparer la sphère de ce qui, de droit, est « à nous » et non « à eux ».

Avant toute chose, nous devons poursuivre une vision du bien commun (par tous moyens charitables possibles) qui présume que la base du droit et de la justice n'est pas le droit inviolable à la propriété privée, mais plutôt la vérité plus originale enseignée par des hommes comme Basile le Grand, Grégoire de Nysse, Ambroise de Milan et Jean Chrysostome : les biens de la création appartiennent également à tous, de même que l'immense richesse privée, c'est-à-dire le pain volé aux affamés, les vêtements arrachés à ceux qui n'ont rien et l'argent soustrait aux pauvres.

Mais comment poursuivre une politique véritablement chrétienne en ce moment – du moins, en supposant que nous espérons réellement changer

la forme de la société : question hautement plus difficile, que nous ne pourrions peut-être aborder que si nous avons vraiment appris à nous désabuser des hypothèses matérialistes que le capitalisme nous a enseignées à entretenir depuis des générations. Néanmoins, à la lumière du jugement qui est entré dans le temps humain en Christ, un chrétien n'est en fin de compte autorisé à ne désirer l'avènement d'aucune autre société qu'un régime vraiment communiste et anarchiste, à la manière si unique de l'Église primitive : à la fois l'un et l'autre. Même aujourd'hui, au temps de l'attente, quiconque n'imagine pas réellement une telle société et ne cherche pas à la faire advenir n'a pas l'esprit du Christ. ➤

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

De la propriété à la communauté

La propriété équivaut à la désintégration. Elle divise le monde en « mien » et « tien ».

EBERHARD ARNOLD

Image de Wikimedia Commons (domaine public)
C'EST LE VASTE sujet qui nous préoccupe aujourd'hui. Il est tout d'abord important de prendre conscience de la malédiction que représente la propriété, et du poison dont elle tire son origine. La racine empoisonnée de la propriété est le cloisonnement, la division. La propriété est mortifère. Elle provient de la volonté de fragmenter : elle divise le monde entre ce qui est « à moi » et ce qui est « à toi ». Or fragmentation signifie aussi décomposition : quand notre corps se disloque, il se décompose. Et quand la communauté humaine se disloque en individualités, quand chacun retient ce qui lui appartient, elle se trouve dans un état de décomposition.

En fin de compte, la propriété découle de l'égoïsme cupide : cet égoïsme qui est à la racine de l'individualisme. De cet individualisme, de ce « Moi » qui cherche à s'isoler, provient la propriété. Et la malédiction de la propriété implique que les individus ne sont plus en relations. Ils ne vivent plus les uns avec les autres, les uns pour les autres, mais seulement les uns à côté des autres. Pire encore, ils perdent leur relation avec Dieu, qui est la source de la vie. Alors, l'humanité agonise. Elle se trouve à l'article de la mort – sa fin est imminente. Et le symptôme le plus évident de sa situation désespérée est la propriété.

Nous allons examiner comment et pourquoi il en est ainsi. Ensuite, nous chercherons une issue.



La propriété est démoniaque

COMPARONS L'HUMANITÉ au corps humain que Dieu nous a donné. Nous pouvons le considérer comme une image de ce que devrait être l'humanité (1 Cor 12:12–31) : il se produit dans le corps quelque chose de démoniaque quand un membre se détache de la conscience unifiée qui appartient à l'ensemble du corps, puis quand il s'oppose à cette conscience unifiée qui permet au corps de fonctionner. Jésus raconte : « Si ta main droite t'entraîne à la mort, coupe-la et jette-la loin de toi. » (Matt 5:30)

Tant qu'une personne garde l'unité de sa conscience, tous ses membres, toutes ses fonctions vitales restent au service de l'unité de son corps. Nul membre n'est à son propre service sans se préoccuper des autres. En revanche, quand un organe devient indépendant en s'isolant du fonctionnement harmonieux de l'ensemble du corps, il est malade. Ce phénomène est particulièrement connu dans le domaine de la sexualité. Mais bien que ce soit surtout évident dans la vie sexuelle, nous pourrions aussi le constater pour les autres fonctions vitales et les

Amedeo Modigliani,
Étude d'une tête

autres organes : quand une fonction particulière attire l'attention sur elle-même et se fait remarquer, la santé est altérée ; on est malade. Par exemple, notre cœur se porte bien quand nous n'y faisons pas attention.

Il en est de même avec les gens. Quand une personne se fait remarquer, se donne de l'importance, se met en avant, c'est un signe de sa déchéance, un symptôme de sa maladie. Il en serait autrement si tous étaient au service de tous, dans une unité visible.

Le rapport avec la communauté saute aux yeux. La propriété privée est la racine du meurtre (1 Tim 6:9-10). De la propriété proviennent la guerre, la jalousie, les malversations dans le monde des affaires (Jac 4:1-4). La propriété alimente les aspects les plus pervers de la sexualité, la prostitution, les mariages d'argent – qui sont une forme de prostitution. De la propriété provient le mensonge, dans les affaires comme dans les relations sociales.

Je me souviens d'une branche de ma famille qui perdit beaucoup d'argent dans le commerce de bois tropicaux. Lors d'une rencontre, à l'occasion d'un conseil de famille, on posa la question : comment faire des économies ? Impossible de renoncer à voyager en première classe ! Nous n'allons pas nous débarrasser de notre calèche et de nos chevaux ! Ce serait nuire à notre réputation ! Il nous reste à nous imposer des restrictions dans la vie quotidienne, au sein du petit cercle familial. Mentons au monde extérieur pour paraître riches !

Ou encore – un exemple courant : en ville, nous croisons des gens élégants, chaussés de bottes, vêtus de vêtements chics. Et puis nous apprenons les conditions de vie de ces personnes, logées dans des arrières-cours, ou des mansardes ! Il suffit de connaître un peu le monde pour savoir de quoi je veux parler.

Entrer ici dans les détails nous conduirait trop loin. En tout cela, la propriété réclame sa pitance. Sans propriété privée, ces choses resteraient saines. Je l'ai déjà dit au cours d'un exposé sur Max Stirner. Il vaudrait la peine de se demander si son livre, L'individu et sa propriété, n'aurait pas été écrit sur le mode de l'ironie. Dans cet écrit, il a l'incroyable audace de présenter toute la vie moderne comme un égoïsme mortifère : « Tout ce que JE fais, je le fais pour MOI. » (JE et MOI en majuscules !)

Chez Stirner, c'est valable aussi pour l'amour entre un homme et une femme. Selon lui, il est clair que cet « amour » est un égoïsme qui cherche à prendre possession d'un autre corps. Il est évident pour lui que les gestes d'affection qu'il nous arrive d'exprimer à ceux qui vivent avec nous découlent de l'égoïsme. Il estime que nous nous montrons aimables et amicaux pour en retirer un avantage personnel ou pour étendre notre influence. Ainsi, ce que je m'efforce de faire à ceux que j'aime ne sert qu'à rehausser ma propre valeur aux yeux des autres. Max Stirner en tire immédiatement cette conséquence : la propriété est l'extension visible, dans le monde matériel, de notre manière de concevoir l'existence. S'il en est ainsi, et si nous voulons donner à nos enfants une éducation qui les rende capables de s'imposer dans le monde, il faut commencer par leur inculquer le respect de la propriété. Car égoïsme et propriété sont identiques, au point que la propriété n'est rien d'autre que la manifestation extérieure de l'égoïsme.

On pourrait objecter : « L'être humain, comme tous les êtres vivants, a reçu de la nature, et donc de Dieu, un instinct de conservation. Aussi loin que l'on scrute l'histoire humaine, cet instinct a représenté une force essentielle qui lui a permis de survivre. Prendre la création en considération, c'est reconnaître l'existence de cet instinct de conservation et l'entretenir. Il recherche la propriété, il a besoin d'en acquérir, d'en détenir. Il faut bien que l'être humain vive ! C'est même pour lui une obligation morale ! »

Cette thèse est exactement le contraire de celle que je souhaite défendre. L'instinct de conservation peut prendre différentes formes. Il est lié à l'instinct sexuel : la faim et l'amour ! En politique, il trouve son expression dans la soif de pouvoir. En économie, c'est la recherche du profit.

Notre économie, qui se prétend libre, se fonde en fait sur la liberté d'être égoïste et de posséder. Notre système économique n'est fondé que sur la recherche du profit. Il spéculé sur l'égoïsme qui provient de l'instinct de conservation et de la quête de pouvoir en chaque individu. D'ailleurs, il a raison. Jésus disait en effet : « Si le royaume de Satan

est divisé contre lui-même, comment se maintiendra-t-il ? » (Matt 12:25-26) Ainsi, grâce à l'accord tacite de ceux qui y sont impliqués et de ceux qui aimeraient y participer s'ils le pouvaient, notre système ultra capitaliste ne s'effondre pas.

Car ces forces démoniaques qui recherchent le profit sont d'accord entre elles. Elles suivent une même logique – quand bien même elles seraient en compétition ou en concurrence sur le marché. Ainsi, ceux qui possèdent sont possédés : possédés du démon. La propriété, l'argent se donnent leurs propres lois. Tout comme la perversion sexuelle, dans laquelle l'organe reproducteur se sépare de l'harmonieux fonctionnement du corps et des autres organes pour se rendre « autonome ». Cette autonomie est démoniaque.

La malédiction de notre époque, c'est notre existence divisée, déchirée, qui devient la proie de l'idole de l'autonomie. Nous nous mettons à genoux devant l'autonomie, tout particulièrement devant l'autonomie de l'argent et de l'économie.

La civilisation occidentale connaît un déclin fulgurant. Au Moyen Âge, l'Église prévalait sur l'État ; elle régentait toute la vie. Plus tard, à l'époque de l'absolutisme, c'est l'État qui régentait la vie de l'Église, l'économie et toute la vie. Aujourd'hui, nous connaissons une évolution par laquelle c'est l'économie qui étend sa domination sur l'État, l'école, l'Église et toute l'existence. Je ne prétends pas porter ici un jugement pour désigner la pire ou la meilleure des éventualités. Je veux seulement faire remarquer que nous sommes désormais devenus esclaves des choses matérielles. Voilà tout.

L'égoïsme collectif

NOUS COMMENÇONS en évoquant l'instinct de conservation. Voici maintenant une deuxième objection : l'égoïsme collectif. On prétend : « Je ne vis pas pour moi-même. Je ne garde pas ma propriété pour moi. J'en ai besoin pour ma femme, mes enfants, ou d'autres... Si je fais la guerre, ce n'est absolument pas pour défendre mes biens. Je la fais pour défendre les autres. »

En fait, ce « pour les autres » n'est qu'une illusion. Dans ce que nous faisons « pour les autres », notre



« Tous les prophètes n'ont-ils pas parlé d'un cœur aussi troublé que le mien ? La même colère ne s'est-elle pas enflammée en eux contre la horde qui a dénié aux autres la terre – ouverte à tous – par des lois et des verdicts promulgués contre eux comme des sorts jetés par un sorcier ? Libérez pour nous de nouveau la terre – elle est devenue la victime des fous. »

— Zoroastre

Ego est exacerbé. De longues fiançailles, un mariage, deux personnes amoureuses, une lune de miel, ne sont qu'un égoïsme à deux. Celui qui aime sa femme aime sa propre chair. Celui qui aime ses enfants aime sa propre chair, son propre sang. L'égoïsme collectif ne se rapporte pas seulement à l'amour de sa famille, mais concerne aussi les proches, la solidarité d'un clan, la loyauté envers sa tribu, les relations dans une colonie, la défense de la race, de l'État et, pire encore, la guerre civile au profit d'une caste ou d'une classe sociale.

Répondons à la question de savoir si des actes apparemment désintéressés pourraient résulter d'un

Nicholas Roerich,
Livre de la sagesse



« Si notre Évangile est encore voilé, il l'est pour ceux qui périssent, pour les incrédules dont le dieu de ce monde a aveuglé l'intelligence afin qu'ils ne voient pas briller l'éclat que projette l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu. Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes : c'est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous déclarons vos serviteurs à cause de Jésus. »

— 2 Corinthiens 4:3–5

Nicholas
Roerich,
Ombres

égoïsme collectif. En fait, ce n'est pas le nombre de personnes que j'aide qui entre en ligne de compte, mais la nature de mon aide. Peu importe de savoir si je me soucie de moi-même, de ma parenté ou d'autres personnes avec lesquelles je serais lié – la différence ne serait que celle du nombre. La problème est celui-ci : je prends soin de moi-même et des miens exclusivement, et non pas des autres.

Je vais le dire franchement : je suis opposé au nationalisme et au patriotisme. Je suis opposé à la lutte des classes prolétarienne. Je suis contre les privilèges de la classe possédante. Je suis contre les partis. Plus encore : je suis contre le principe d'un

héritage successoral. J'affirme que l'égoïsme règne partout où il s'agit de la défense d'intérêts communs.

Notre vie publique est tombée sous la malédiction de la propriété. À quoi sert l'armée ? À quoi sert la justice ? Il est évident qu'elles sont au service de la propriété – de ce qui est privé, individuel, destiné à mourir !

Nous devons échapper à ce naufrage ! Tant que subsistent l'esprit de convoitise, la lutte pour la vie, les revendications, les prérogatives personnelles, les privilèges, nous sommes perdus. Nous courons à la ruine, loin de Dieu !

Je vais vous en donner un exemple : quand nous résidions à Berlin, nous avons entendu parler d'une femme gravement atteinte de la tuberculose. Elle habitait une pièce dans laquelle aucune lumière ne pénétrait de la journée. Cette femme ne pouvait plus se lever seule. Chaque jour, un occupant de l'immeuble la sortait de son lit, puis la recouchait le soir. Non sans peine, et en puisant dans nos finances, nous sommes parvenus à lui louer une chambre ensoleillée dans un quartier salubre. Mais quand nous l'avons cherchée chez elle, elle n'a pas voulu partir ! Elle s'était habituée à son environnement ! N'est-ce pas incroyable ?

Examinons-nous : sommes-nous tellement différents ? Ne sommes-nous pas habitués à la malédiction de la propriété, de l'individualisme, du chacun pour soi ? Réveillons-nous, et écoutons l'Évangile qui nous libérera de cette malédiction d'une vie sans l'Esprit, sans Dieu !

Observons maintenant la nature, pour nous remettre de ces images terribles. Qu'est-ce que vivre, d'un point de vue strictement biologique ? Nous vivons grâce au soleil, à l'oxygène, à l'air, à l'eau, aux trésors que la terre renferme. Nous vivons aussi par notre travail, l'exploitation des ressources naturelles par les efforts de notre esprit et de notre corps. À qui le soleil appartient-il ? Il est donné à tous, à tous sans exception ! Et s'il existe une unité parmi les hommes, c'est bien dans le fait de jouir ensemble de la lumière du soleil. Certes, certains vivent dans l'ombre, mais il faudrait qu'ils profitent de la lumière du soleil !

Les houltériens du 16^e siècle disaient dans leurs écrits : Si le soleil n'était pas si haut, des gens se le

seraient approprié depuis longtemps au détriment des autres – qui, privés de sa lumière, ne verraient plus rien. La volonté de posséder, qui s'approprie ce qui ne lui appartient pas, n'hésiterait pas à s'emparer du soleil. Heureusement qu'il est si haut !

Et l'air ? Il est déjà partiellement commercialisé. Les centres de cure ne font-ils pas payer le bon air ? Et pourtant, l'air ne leur appartient pas. Et l'eau ? N'est-elle pas aujourd'hui considérée comme une marchandise ? Et la terre ? Existe-t-il de bonnes raisons pour qu'elle soit divisée en propriétés privées ? En quoi la terre différerait-elle du soleil ? En rien ! La terre ne devrait pas être privatisée. Elle appartient à ceux qui l'habitent, à ceux auxquels Dieu l'a donnée. (Lev 25:23)

Pourtant, désormais, la terre est entre des mains « privées ». Que signifie précisément « privé » ? On parle d'une fonction privée, d'une affaire privée, d'un chemin privé, d'une propriété privée, etc. Quelle est l'origine exacte de ce mot ? Privare vient du latin et signifie « priver de », « voler » ! – une propriété privée est donc une propriété volée ! Volée à qui ? Volée à Dieu et à l'humanité ! Elle est prise à la Création ; des individus se la sont appropriée – ou en ont hérité, ce qui revient au même. Et celui qui en est devenu héritier ou qui l'a acquise par lui-même s'y accroche.

Bien que la malédiction de la propriété doive être une évidence, il faut aussi qu'elle soit clairement dénoncée par des voix prophétiques au service de la vérité. Dieu n'a jamais cessé d'envoyer de tels prophètes à toutes les époques.

Jésus est l'ami des Hommes – c'est pourquoi il est l'ennemi de la propriété. Jésus veut la vraie vie pour l'humanité – c'est pourquoi il s'oppose à l'instinct de conservation, à une existence égoïste. Une lettre de Paul nous dit que chacun doit avoir en lui les sentiments qui étaient en Jésus-Christ (Phil 2:1-11). Jésus ne s'est pas accroché à ses privilèges. Il a tout abandonné, tout laissé, pour prendre la dernière place parmi les humains. Il n'a pas seulement voulu être le plus pauvre, mais aussi le plus humilié, au point d'avoir été considéré comme un criminel. Il n'a rien gardé pour lui-même. Il n'avait pas d'argent, mais sa communauté itinérante avait une bourse

commune. (Jn 12:6) Il disait : « Celui qui cherche à préserver sa vie la perd. Celui qui veut garder sa vie la perdra. » (Jn 12:25) « Quiconque ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple. » (Luc 14:33)

Nul ne saurait devenir disciple de Jésus en s'attachant à ce qu'il possède. Vends tout ce que tu as et donne-le ! (Luc 18:18-25) Si tu as plus d'une tunique, donne-la ! Offre aussi ton heure supplémentaire de travail ! C'est cette heure supplémentaire, qui te procure un bénéfice, qui est à l'origine de la propriété. (Matt 5:40-42) Si les biens appartenaient à tous, comme le soleil ou la terre, et donc à Dieu et à son Royaume, ton heure supplémentaire de travail appartiendrait également à Dieu et à tous. Amassez-vous une fortune, mais pas pour ici, où les mites et la rouille la détruiront. Amassez-vous un trésor dans les cieux ! (Luc 12:33) Libérez-vous de vos droits et de vos privilèges !

La communauté dans le Saint-Esprit

JUSQU'À PRÉSENT, nous n'avons parlé que de la propriété, à laquelle nous voulons renoncer. Désormais, parlons de la communauté, de ce à quoi nous aspirons. Renoncer à la propriété, en effet, signifie fondamentalement s'engager dans une communauté, avec ce que l'on est et ce que l'on a.

Nous abordons ici ce que signifie « vivre ». Nietzsche l'avait bien compris. Il disait que Jésus oppose la vraie vie à la fausse. Quelle est la vraie vie que nous devrions mener ? Finalement, qu'est-ce que vivre ? Un corps est vivant quand ses organes et ses fonctions existent avec une conscience de leur unité : les uns pour les autres, au service du corps entier. Il y a vie quand cette unité exprime sa cohésion et son dynamisme. La vie ne provient que de ce qui est vivant. Une vie nouvelle n'apparaîtra que là où la vie existe déjà. Mais la vie est indissociable de l'unité : unité dans le mouvement, unité dans la diversité, unité de conscience, unité de volonté, de sentiment, de pensée. La vie une unité organique, une unité de conscience, une unité corporelle. Et l'homme ne peut vivre qu'au sein d'une humanité unie. L'humanité est unie dans la mesure où elle est guidée et commandée par une seule âme collective, par un même esprit

communautaire, grâce auquel chacun s'engage au service de tous, chacun travaille pour tous.

Pour vouloir une communauté, il faut vouloir l'esprit de la communauté. C'est pourquoi je refuse la forme dite communiste de la communauté.

Je ne crois qu'en une communauté qui croit en l'Esprit : la communauté dont l'âme collective est le Saint-Esprit. Dans l'Esprit, l'Église trouve l'unanimité et l'unité. En Lui, l'Église est riche, très riche en dons, en force, en multiples réalisations.

Cependant, comme dans le corps, l'unité dans ce monde, dans cette communauté, ne peut se maintenir que par le sacrifice. Comme nous l'avons vu, si l'unité pouvait être obtenue sans sacrifice, elle ne serait que la satisfaction d'une aspiration à la propriété, un égoïsme collectif. Dans l'Église, chaque individu sera prêt au sacrifice de toutes ses forces, même au don de sa vie. Seul vit vraiment celui qui est prêt à donner sa vie pour ses frères et sœurs. (Jn 15:13) Nous devons garder les mains disponibles, ouvertes, libres, pour nous mettre à l'œuvre dans l'Église. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrions former une communauté et appartenir à l'Esprit de l'Église.

Quand nous entrons dans ce mystère, nous comprenons à quel point ce message dit oui à la vie. Il ne s'agit pas de mourir à soi-même pour mourir à

soi-même. Il s'agit d'un renoncement en vue d'une nouvelle naissance. Il s'agit de quitter des illusions pour parvenir à la réalité, de se détourner de ce qui n'a pas d'importance pour parvenir à ce qui est essentiel.

C'est un feu qui va venir sur ce monde ; un réseau de lumières saintes, de cellules organiques vivantes.

Les premiers chrétiens n'usaient pas d'un langage philosophique. Ils parlaient simplement. Pour illustrer l'avenir de l'humanité, ils utilisaient deux images : celle de la table et celle du festin de nocé. Dans le Royaume, tous seront réunis, comme on se rassemble autour d'une même table. (Matt 22:1-14 ; 25:1-13) Tous seront réunis, comme à l'occasion d'un mariage. (Apoc 19:6-7) L'union entre un homme et une femme dans le mariage doit devenir le symbole de l'union entre Dieu et son peuple. (Eph 5:31-32)

Voilà notre tâche en Église, en communauté : faire de notre vie, sous tous ses aspects, un signe de l'humanité future dans le Royaume à venir de Dieu. En conséquence, renonçons à la propriété, et vivons en communauté ! ➤

Eberhard Arnold (1883-1935) était un théologien allemand et cofondateur des communautés du Bruderhof. Cet article est extrait du livre Sel et lumière, Plough, 2018. Traduit de l'allemand par François Caudwell.



Sel et lumière – vivre le Sermon sur la montagne

Eberhard Arnold

Préface de Henry Quinson

UN LIVRE QUI NE LAISSE PAS INDIFFÉRENT et qui plonge aux racines du message de Jésus de Nazareth. Écrit dans des temps de grandes turbulences (matérialisme, communisme et nazisme), son auteur dira : « sans l'esprit de Mamon, il n'y aurait pas de guerre ». Un livre qui reste d'une grande actualité, même si le remède préconisé, le degré de vie communautaire chrétien, prête à débat. Mais l'amour suscite l'amour et en cela il reste un vrai livre de profonde spiritualité. (*De la préface*)

DU SERMON SUR LA MONTAGNE

« **N**e vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car là où est ton trésor, là aussi sera ton coeur.

« **Nul ne peut servir deux maîtres** ; car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon.

« **C'est pourquoi je vous dis** : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? . . .

« **Ne vous inquiétez donc point**, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ? Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

— *Jésus de Nazareth*

Matthieu 6:19–21, 24–26, 31–33

DU LIVRE DES ACTES

« **Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres**, ans la communion fraternelle, dans la fraction du pain, et dans les prières. La crainte s'emparait de chacun, et il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles par les apôtres. Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de coeur, louant Dieu, et trouvant grâce auprès de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés.

« **La multitude de ceux qui avaient cru** n'était qu'un coeur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenissent en propre, mais tout était commun entre eux. Les apôtres rendaient avec beaucoup de force témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus. Et une grande grâce reposait sur eux tous. Car il n'y avait parmi eux aucun indigent : tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et le déposaient aux pieds des apôtres ; et l'on faisait des distributions à chacun selon qu'il en avait besoin. » — *Luc l'Évangéliste*

Actes 2:42–47; 4:32–35

Parler d'entreprise chrétienne, est-ce un oxymore ?

INTERVIEW AVEC JOHN RHODES



« De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

En tant que stratégie du monde des affaires, le slogan de Marx semble désespérément utopique. Mais l'est-il tant que ça ? Pendant des décennies, les communautés du Bruderhof ont monté des entreprises animés par cette devise – et avec succès. *La Charrue* a interviewé John Rhodes qui a dirigé ces entreprises pendant vingt ans, au sujet des rouages de la gestion d'une entreprise communautaire.

Crédit: photo © Danny Burrows, dannyburrowsphotography.com. Avec la permission de l'auteur.

La Charrue : Parlez-nous un peu des affaires du Bruderhof.

John Rhodes : Community Playthings fabrique des jouets en bois et du mobilier scolaire depuis 1947. Il y a 40 ans, la compagnie a également lancé une gamme d'équipements thérapeutiques pour les enfants handicapés, aujourd'hui appelée Rifton Equipment. Ces deux branches fournissent un moyen de subsistance à la quasi-totalité des trois mille adultes et enfants vivant dans les vingt-cinq communautés du Bruderhof à travers le monde. Elles soutiennent financièrement les écoles du Bruderhof, la mission, les éditions, y compris *La Charrue*, et rendent également possible le travail humanitaire du Bruderhof, en aidant localement, en réagissant aux catastrophes, et en fournissant de l'argent ou de la main-d'œuvre à des organisations telles que Samaritan's Purse ou Save the Children.

Mais ce qui est vraiment inhabituel dans ces entreprises, c'est que tout en vendant leurs produits sur le marché, leur fonctionnement interne est géré de manière communautaire. Il n'y a ni patrons ni employés, et tout le monde reçoit le même salaire, c'est-à-dire aucun. Nous considérons notre travail comme notre contribution à une vie dans laquelle nous partageons tous, comme le faisaient les premiers chrétiens.

Est-ce que cela constitue une façon véritablement chrétienne de faire des affaires ?

Non. Du moins est-ce la réponse que mon mentor et prédécesseur Tom Potts a toujours donnée. Tom était issu d'une famille de quakers de Philadelphie

et avait dirigé une entreprise d'acier avant de rejoindre le Bruderhof. Lorsque les gens lui demandaient : « Comment dirigez-vous une entreprise chrétienne ? », Tom répondait toujours : « Ce n'est pas ce que nous faisons. Une entreprise chrétienne est un oxymore. Quand le Royaume des cieux se réalisera sur terre, il n'y aura ni profits ni affaires. »

Dans une certaine mesure, nous fonctionnons comme toutes les autres entreprises. Nous choisissons un marché et recherchons un besoin qui ne soit pas déjà comblé. Nous concevons un produit pour répondre à ce besoin et le commercialisons de telle manière que son coût de revient soit moins cher que ce que les gens sont prêts à payer.

La différence réside dans le contexte des coulisses de l'entreprise : une vie de fraternité. Ce sont des frères et des sœurs qui travaillent ensemble d'après une conviction commune – et qui prennent beaucoup de plaisir à le faire !

Est-ce ce qu'on appelle le socialisme ?

Certains pourraient l'appeler ainsi, mais je ne crois pas au contrôle de l'économie par l'État. La bonne question est la suivante : « À quoi ressemblerait une économie de l'amour ? » Nous essayons de vivre de telle manière que notre vie réponde à cette question.

Du travail qui fait sens pour tous

Alors, ça fait quoi d'être un travailleur dans ce genre d'entreprise ?

La plupart des entreprises cherchent à maximiser leur chiffre d'affaires et à réduire le nombre d'employés. Nous nous employons à trouver une

Un atelier de production des Community Playthings, une entreprise de Bruderhof



Photographies de James Clarke. Avec la permission de l'auteur.

bonne diversification des tâches afin que chacun puisse apporter une contribution significative, tout en dégagant suffisamment de revenus pour la communauté. Dans nos ateliers, il y a du travail pour tout le monde, jeune ou vieux, homme ou femme, hôte de passage ou membre de longue date, personne qualifiée ou non, apte ou handicapée, et que vous arriviez à l'improviste ou soyez attendus. Vous êtes les bienvenus et il y a du travail pour vous.

Bien qu'il n'y ait pas, par définition, d'entreprise chrétienne, le travail chrétien existe, ou plutôt, le travail fait partie intégrante de l'être humain. Il serait présomptueux de dire à quoi ressemblera le Royaume de Dieu, mais je crois que le travail y existera encore. Nous travaillerons pour servir les autres. Ainsi, travailler dans le Bruderhof anticipe en quelque sorte le travail du Royaume à venir. Notre travail est une expression de la communauté fraternelle à laquelle nous sommes appelés. Certes, mettre un écrou sur un boulon peut paraître assez vide de sens. Mais si c'est fait dans l'esprit de l'amour, cela en revêt un.

Dans nos ateliers, vous verrez des personnes plus âgées faire un travail moins éprouvant

physiquement dans un endroit plus calme. Nous conservons intentionnellement des tâches qui pourraient être externalisées ou automatisées, car lorsqu'une personne de quatre-vingts ans vient à l'atelier, c'est pour consacrer sa journée à un travail qui fasse sens en soutenant activement la mission de la communauté.

L'expression « la tragédie des biens communs », qui fait référence à la surexploitation ou à la négligence des ressources communes, est utilisée pour évincer les modes de vie et de travail communautaires. Est-ce que c'est un problème ?

En effet, c'est un vrai problème. Si tout le monde possède quelque chose, alors personne n'en est propriétaire, et l'on n'y fait pas toujours attention. Mais la propriété individuelle a également engendré des effets néfastes : dès que vous possédez quelque chose, il vous faut le protéger, et cela devient alors source d'inégalité, d'envie, de vol et de guerre.

L'une des critiques légitimes formulées à l'encontre du socialisme est qu'il résulte de la suppression de la propriété privée un manque de motivation pour travailler. Pourquoi devrais-je faire de mon mieux si de toute façon tout le monde reçoit à la fin le même salaire ? Mais en réalité, même si cela peut surprendre, l'argent est une piètre motivation. Le sens en est une bien plus forte. Dans notre contexte, la motivation ne vient pas de directives de l'état ni de l'intérêt financier personnel, mais de notre vocation à vivre en communauté.

Le statut fait également partie des motivations, n'est-ce pas ?

Généralement, c'est sans doute le cas. Mais nous ne sommes pas définis par le type de travail que nous faisons. Si la rémunération n'est pas la même pour tous, il est facile de penser que certains ont plus de « valeur » que d'autres. Mais pour nous, la personne qui programme un ordinateur n'a pas plus de valeur que quelqu'un qui répare une poignée ou enfonce une vis.

Ensuite se pose la question des patrons. Même dans la restauration rapide, si vous avez un poste de gestion, il se peut que vous ne gagniez pas beaucoup plus que les gens qui font cuire les hamburgers, mais vous pouvez du moins leur

donner des ordres. C'est quelque chose qui n'existe pas vraiment chez nous.

Jésus dit que dans ce monde certains dominent les autres, mais il ne doit pas en être ainsi parmi nous. Si vous entrez dans notre atelier, vous aurez sûrement du mal à dire qui en est le responsable. Oui, le travail doit être fait, mais cela nous concerne tous. Si la personne à qui l'on a demandé d'être responsable de l'atelier s'avérait autoritaire ou inattentive, on lui trouverait un autre emploi. Et c'est ainsi que nous faisons notre travail partout dans la communauté ; les choses ne sont pas différentes du simple fait que cette partie de notre travail génère un revenu.

La Communauté passe en premier

Les impératifs de l'entreprise n'entrent-ils jamais en conflit avec les besoins de la communauté ?

À maintes reprises, nous avons pris une orientation qui n'était pas une bonne décision du point de vue des affaires, mais qui en était une pour la communauté. Par exemple, aux débuts de Community Playthings, notre distribution se faisait par l'intermédiaire de centaines de revendeurs de matériel scolaire en leur offrant des rabais. C'était comme ajouter cinq cents vendeurs à notre équipe.

Une dizaine d'années après le début de l'entreprise, il y avait surchauffe. Nous avions six mois de retard sur les commandes. L'entreprise prenait le pas sur la communauté. Il s'opéra alors un mouvement inverse : après en avoir parlé lors d'une réunion, la communauté décida que Tom, mon prédécesseur, devait ralentir les affaires. Cela a été difficile. La croissance est l'évolution naturelle d'une entreprise. Et à ce moment-là, nous avions grandement besoin de l'argent que ces commandes rapportaient.

N'importe quelle entreprise normale embaucherait plus de gens, construirait plus d'usines et surferait sur cette vague. Mais nous n'embauchons pas de travailleurs. D'un point de vue commercial, la pire des choses à faire était d'arrêter les remises accordées aux revendeurs. Tom m'a dit que c'était la décision d'affaires la plus difficile qu'il ait jamais eu à prendre. Mais il l'a fait à la demande



de la communauté. L'entreprise a été durement touchée, mais elle s'est aussi rétablie et développée de manière à servir les besoins de la communauté plutôt que de la saigner à blanc.

C'est une façon de lutter contre Mammon. Même si l'efficacité de nos ateliers nous importe, il y a une limite. Lorsque nous nous heurtons à cette limite, nous réduisons la charge de ceux qui y travaillent. Nous sautons l'envoi d'un nouveau catalogue, abandonnons des produits, ou nous augmentons les prix.

La communauté de Bruderhof accorde une grande importance à la spontanéité et au fait d'être guidé par l'Esprit. Peut-il y avoir conflit entre cet état d'esprit et une bonne planification des affaires ?

Nous avons souvent été confrontés à la question d'une trop grande place accordée à l'organisation. Une entreprise a besoin d'ordre, mais si nous sommes intérieurement morts, alors cet ordre n'est plus qu'une organisation bureaucratique qui a sa vie propre, écrasant le sens de la fraternité dans notre travail et dirigeant notre vie.



La plupart des responsables d'une entreprise contrôlent deux facteurs importants : les ressources humaines et les ressources financières. Je ne contrôlais rien de tout cela. Si la communauté décidait que mon directeur des opérations devait se rendre à l'étranger pour effectuer des missions, il s'en allait et je devais m'adapter. Et je ne pouvais pas embaucher quelqu'un d'autre. De la même façon, je ne pouvais pas non plus congédier quelqu'un. S'il y a un problème, un changement d'affectation peut s'avérer nécessaire, mais nous demeurons toujours engagés à vivre et à travailler ensemble. Donc s'il y a un problème personnel entre nous, nous devons trouver une solution.

Ou alors, si je sou mets à la communauté l'idée d'acheter un nouvel appareil, celle-ci peut répondre : « Eh bien, il y a eu un cyclone au Bangladesh et nous venons de donner pas mal d'argent, donc pas cette année ». Et nous disons « OK ».

Souvent, si nous avons une grosse commande à honorer, les membres qui ont normalement un autre travail – à la ferme, à la clinique médicale ou pour *La Charrue* – viendront aider à la production. Parfois, s'il y a une récolte ou une intervention à faire dans le voisinage, tous ceux qui travaillent à l'atelier iront apporter leur contribution. Et parfois c'est la communauté tout entière qui cesse de travailler à l'occasion d'un pique-nique ou d'une partie de softball. Dans ces moments-là, il peut paraître difficile d'assurer la production. Mais cela empêche l'entreprise de devenir une machine à faire de l'argent qui engloutit toute l'énergie de la communauté.

Comment parvenez-vous à équilibrer vie de travail et vie communautaire ?

Nous avons des règles communautaires très claires pour maintenir le travail à sa juste place. Nous

rentrons tous chez nous à dix-sept heures. Les parents quittent leur lieu de travail lorsqu'il y a un événement à l'école. Et personne n'emporte d'ordinateur chez lui pour consulter ses mails pendant que les enfants sont à la maison.

Trop souvent, les gens cloisonnent les choses. Leur travail d'un côté, leur famille de l'autre, leur foi par ci et leur vie sociale par là. Mais quel que soit ce que nous faisons, cela forme un tout. Que je sois à l'atelier, à la maison ou à l'école, c'est la même vie de fraternité. La vie professionnelle n'est pas si importante au point de s'infiltrer dans chaque aspect de ma vie.

Nous aimons dire que tout ce qui est bon pour la communauté est bon pour nos affaires. Il est important de souligner cela parce que l'argent est un pouvoir en lui-même. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. Alors, nous servons Dieu et nous nous servons de l'argent ; l'argent doit toujours être subordonné à la cause pour laquelle nous vivons.

L'interaction avec le capitalisme

Y a-t-il parfois conflit entre vos valeurs communautaires et la nécessité de survivre sur le marché ?

Bien sûr. Nous vivons dans un environnement capitaliste. Nous nous efforçons néanmoins d'apporter à cet environnement ce que nous avons de meilleur dans notre approche de la vie, plutôt que de laisser cet environnement nous définir. Ainsi, pour ce qui est de la vente de nos produits, nous n'envoyons pas souvent de personnes démarcher. Nous voulons être ensemble, et nous ne voulons pas que des pères et des mères soient régulièrement séparés de leurs enfants à cause de leur travail. Nous utilisons donc plutôt les outils téléphoniques et numériques.

Convaincre les gens de se défaire de leur argent ne fait pas partie des compétences sociales de la plupart des membres du Bruderhof. Mais ils sont à l'aise dans les contacts humains. Les marchés qui nous concernent, l'éducation et la santé, ont trait surtout aux enfants. Nous aimons beaucoup les enfants et il y en a un grand nombre dans nos communautés. Nos jouets ont été conçus par des pères et des mères fabriquant eux-mêmes des objets pour leurs enfants.

Au téléphone, nos membres considèrent leurs interlocuteurs comme des êtres humains, pas comme des clients potentiels. Il peut arriver, par exemple, que nous soyons en contact avec une mère qui a dû se battre toute sa vie pour son enfant handicapé. Au premier abord, son attitude peut être instinctivement rebelle. Nous l'écoutons. Rapidement, elle se rend compte que nous sommes de son côté. Il y a des principes universels sur la façon dont on doit traiter son prochain. Les gens ne sont d'ailleurs pas toujours motivés par l'argent. Dans nos relations, c'est l'humanité et la dignité de l'autre que nous affirmons. La question de l'argent se résout ensuite d'elle-même.

Dans notre économie capitaliste, la technologie permet d'être plus productifs en employant moins de travailleurs. Comment abordez-vous cette question ?

Nous considérons ses effets sur notre vie communautaire. Nous devons être compétitifs tout en prenant en compte les exigences du travail en communauté. Un hôte de passage peut arriver dans notre atelier et être productif après quelques minutes de formation – sans être intimidé par une quelconque machine complexe. Nous ne nous précipitons pas pour automatiser un processus.

La technologie va souvent à l'encontre de la communauté. Par exemple, il nous a fallu un jour creuser un fossé d'une trentaine de mètres entre deux bâtiments. Une personne aurait pu à elle seule accomplir ce travail en une heure à l'aide d'une pelleuse. Au lieu de cela, nous avons rassemblé vingt-cinq frères armés de pelles et de pioches. Cela nous a probablement pris deux fois plus de temps, mais ce fut une belle expérience communautaire et nous étions heureux d'être ensemble. Wendell Berry parle de l'exigence des circonstances, de la manière dont la technologie supprime la demande et rend la vie plus commode – ce qui affaiblit et ramollit le tempérament. Certes, il nous faut trouver un juste équilibre. Il ne s'agit pas de ne pas utiliser la technologie, mais de l'utiliser judicieusement.

Ces dernières années, les plus grosses sociétés mondiales ont également découvert la valeur commerciale de la « communauté » et du « travail d'équipe » en vue d'un meilleur rendement de

leurs employés. Quelles sont les différences entre ce que vous décrivez et les méthodes de gestion d'une société de la Silicon Valley ?

Faire du travail d'équipe un principe dans les affaires est un procédé artificiel. Nous, nous travaillons en équipe parce que nous nous aimons et aimons être ensemble. Il s'agit ici de plus qu'un travail d'équipe : c'est une relation avec des frères et des sœurs. C'est pourquoi il est vital pour nous de résoudre tout conflit. Si deux personnes sont en désaccord, le travail sera interrompu jusqu'à ce que ce désaccord soit résolu parce que la relation est plus importante.

Ce qui détruit vraiment les relations, c'est la médisance. Être franc est la meilleure manière de nouer des amitiés profondes. Se montrer droit en toute situation se révèle être également avantageux pour les affaires car les tensions réduisent la productivité. Laissez les rancunes et les guerres intestines s'installer et tout part à vau-l'eau.

Un ami entrepreneur m'a dit un jour que le Bruderhof réunissait les meilleurs aspects du socialisme – égalité, fraternité, un travail porteur de sens pour chacun – avec les meilleurs aspects du capitalisme, particulièrement l'esprit d'entreprise, la créativité et une solide éthique professionnelle.

Les gens sont créatifs par nature. Éliminez les tensions au travail et l'inquiétude liée à l'argent, et les gens se sentent libres d'être eux-mêmes. Par exemple, même dans un atelier de fabrication, vous pouvez exprimer votre créativité à travers des améliorations ou des changements.

Si le travail dans son ensemble est porteur de sens, alors s'épanouir ne veut pas dire gravir les échelons. Notre ambition, c'est de servir. Comment puis-je contribuer davantage ? En outre, il y a des centaines de tâches et de loisirs en dehors du lieu de travail. Il y a toujours des possibilités d'apprendre – non pas à des fins égoïstes, mais pour mieux contribuer et servir. Tout cela favorise la créativité et l'esprit d'entreprise.

À quoi sert l'argent ?

Les entreprises du Bruderhof sont prospères. Quels défis cela pose-t-il ?

L'un des défis que peut poser une entreprise communautaire, c'est qu'elle devienne trop prospère. Bien des ordres monastiques se sont heurtés à ce problème. Le succès peut porter tort à notre vie de communauté en ce qu'il peut encourager le gâchis, l'égoïsme, ou le désir d'accumuler des biens pour nous-mêmes. On peut également tirer orgueil de ce succès en nous en attribuant le mérite, ou bien moins se reposer sur Dieu. Il est très important de remercier le Seigneur tous les jours pour le pain quotidien qu'il nous procure. La gratitude nous aide à éviter les dangers que peuvent représenter à une communauté des bénéfices trop importants.

Il est important de s'interroger sur ce que nous voulons faire de ces revenus. L'argent ne nous appartient pas : il appartient à Dieu et il nous faut l'utiliser pour ses desseins. Ce serait un péché que de nous enrichir à des fins égoïstes. Nous avons choisi la pauvreté volontaire et nous ne voulons pas accumuler de richesses pour nous-mêmes. Ainsi, nous ne gardons que peu de liquidités, à moins que ce ne soit en vue d'un projet précis, comme l'achat d'un terrain pour fonder une nouvelle communauté. En général, lorsque nous avons des fonds supplémentaires, nous les donnons.

Certes, gagner de l'argent dans une économie de marché est, dans une certaine mesure, un compromis. Mais si cela commence à affecter notre vie communautaire, il nous faut le repérer à temps et prendre des mesures pour y remédier. Notre nature déchuée fait que nous avons toujours tendance à un certain égoïsme. Mais nous savons que cette tendance est notre ennemi et sommes constamment vigilants pour nous encourager les uns les autres à rester fidèles à nos croyances.

Il y a quelques années, dans l'atelier de menuiserie, l'un de nos frères plus âgés, Joseph Stängl, est venu vers moi, tenant à la main un bout de bois qu'il venait de sortir d'une poubelle. Il me l'a tendu en me disant : « Eberhard [Arnold, le cofondateur du Brudershof] n'aurait jamais permis que l'on mette ça à la poubelle. » Le bois avait un défaut et quelqu'un avait décidé qu'il ne valait pas la peine de le corriger. D'un point de vue économique, ce bout de bois avait toutes les raisons d'être mis à la poubelle. Le temps passé à



le rendre utilisable aurait « coûté » plus cher que le remplacer par un autre, sans défaut. Mais Joseph avait aussi raison. Il avait une attitude responsable vis-à-vis des choses de la création. Quel message transmettions-nous à la génération suivante en jetant ce bout de bois ? Non pas que tout puisse être récupéré, mais une grande partie de ce que l'on produit dans le monde aujourd'hui est conçu pour être jetable. Nous, nous rejetons toute idée d'obsolescence programmée. Nos produits durent des dizaines d'années, malgré leur usage intensif dans les crèches.

Quel rôle votre foi joue-t-elle dans la planification de vos affaires ?

Il est remarquable que ces entreprises durent depuis presque soixante-dix ans. Nous voyons en cela un don de Dieu, et non pas le résultat de nos propres calculs et réussites. Nous avons souvent l'impression que nous avons avancé à tâtons et que nous avons pris des décisions qui se sont avérées bonnes, même si au moment où nous les avons prises, nous n'avions aucune certitude. Mais si nous prenons toujours le parti que ce qui est le mieux pour la communauté et pour nos âmes le sera aussi pour nos affaires, Dieu prendra soin de nous. Nous croyons en cela et prions chaque jour pour notre pain quotidien. Il nous semble que la vie telle qu'elle s'ouvre devant nous est tout droit sortie du Nouveau Testament, des paroles et de la vie de Jésus. Nous avons foi dans le fait que si nous restons sur ce chemin et si nous nous aidons les uns les autres, alors nous n'avons pas à nous inquiéter de l'avenir. ➤

John Rhodes est le directeur du développement du Community Playthings et Rifton Equipment. Interview réalisé par Peter Mommsen le 1er mai 2019. Traduit de l'anglais par Isabelle Dufour.



Jeunes ouvrières

Les ateliers de misère existent toujours.

MARIA HENGEVELD


Image utilisée avec la permission de Nguyen Huy Kham.

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES a un coût. « Allez les filles ! » On utilise de tels messages pour promouvoir n'importe quoi, des chaussures, des produits d'hygiène corporelle, des voitures. En février, Nike diffusait sa publicité « Dream Crazy » (« Rêves de plus en plus fous »), qui mettait en vedette des athlètes féminines comme Simone Biles, Serena Williams et Megan Rapinoe, accompagnées de ce commentaire inspirant : « ...elle était folle, cette femme qui courait le marathon... Elle était folle, cette femme qui faisait de la boxe. Et cette femme qui plonge ? Complètement folle ! Et cette femme qui entraîne l'équipe de basket ? Complètement folle ! Et cette femme qui fait de la compétition avec son hijab, celle qui pratique plusieurs sports, celle qui réalise un double-cork 1080, celle qui remporte vingt-trois grands chelems, celle qui va accoucher

puis qui recommence, encore et toujours ? Folle, folle, folle, folle et folle ! »

Nike procède depuis longtemps déjà. D'ailleurs, mon intérêt pour cette marque est né il y a plusieurs années, quand j'ai appris l'existence de programmes d'« émancipation des jeunes filles » lancés par la Fondation Nike, la branche philanthropique de l'entreprise – appelée aujourd'hui Nike Community Impact Fund –, dans des pays émergents comme l'Ouganda et l'Éthiopie. Ces programmes en faveur des jeunes filles avaient rendu Nike très populaire auprès de mouvements de femmes et d'organisations en faveur du développement. Était-ce encore Nike qui, au milieu des années 1990, se trouvait attaquée par des militantes féministes et des défenseurs des droits des travailleurs, en raison des nombreux abus commis dans ses usines à l'étranger ? Et les femmes qui

Des ouvrières travaillent dans une usine de confection de la province de Bac Giang, au Vietnam, en 2015.



confectionnent aujourd'hui chaussures de sport et tee-shirts Nike ? Comment vivent-elles leur émancipation ? En 2016, ces questions m'ont amenée au Vietnam où j'ai appris que, contrairement à l'image favorable des femmes dont bénéficiait Nike, ses usines en réalité contredisaient la liberté et l'émancipation vantées par ses messages publicitaires.

En janvier 2016, par une chaude après-midi, j'ai eu un entretien avec Hao et trois de ses collègues. J'ai rencontré ces ouvrières accompagnées d'un interprète, devant la seule pièce que Hao partage avec son mari et ses enfants, dans une zone industrielle proche de Hô Chi Minh, la plus grande ville du Vietnam. Nous étions assises en cercle sur le sol. Nous avons parlé du travail des femmes dans une usine qui fabrique des chaussures de sport pour Nike.

L'histoire de Hao était typique de celles des dix-huit ouvrières employées par cinq fournisseurs différents de Nike que j'ai interrogées durant ce mois. Elle était épuisée par de longues journées, l'énorme pression au travail, les humiliations quotidiennes quand on jugeait son travail trop lent ou défaillant, et par l'angoisse d'arriver à joindre les deux bouts avec de maigres salaires. À la fin du mois, Hao devait souvent emprunter de l'argent pour payer ses factures. « Je vends, disait-elle, des billets de loterie pendant ma pause du midi. » Cela lui permettait de rembourser ses dettes. Mais c'était une initiative risquée : « Si mon patron me surprend en train de les vendre, il pourrait me virer. » Hao a dû envoyer sa fille de cinq ans dans sa famille au nord du Vietnam, parce qu'elle n'avait pas les moyens de s'en occuper.

L'atelier est tout le contraire d'un lieu d'émancipation. Les femmes m'ont montré des bulletins de salaire et des règlements d'usine qui révélaient des pénalités salariales illégales, des heures de travail excessives, et des rétributions quatre fois inférieures à ce dont elles auraient besoin pour offrir à leurs familles une qualité de vie décente. Les heures supplémentaires devenaient habituelles, disaient-elles, et non facultatives. Elles n'étaient pas autorisées à partir à la fin de leur temps de travail quand les délais étaient serrés, même si elles avaient

des enfants à récupérer à l'école. Sur les dix mères de jeunes enfants avec lesquelles j'ai conversé, six s'étaient séparées d'au moins un enfant en raison de difficultés financières et ne l'avaient revu qu'une ou deux fois par an. Ces femmes sont prises dans un cercle vicieux : leurs familles se trouvent déchirées par l'effort mené pour les maintenir ensemble.

Lorsque j'ai présenté à Nike mes conclusions et que je leur ai demandé de répondre aux griefs de ces femmes, ils n'ont pas paru surpris ni particulièrement préoccupés. « Une évolution prend du temps », m'ont-ils écrit. Ils laissaient entendre que, même si les emplois n'étaient ni décents ni bien payés – ou à la hauteur de leurs campagnes d'« émancipation » – les normes du travail dans le textile au Vietnam finiraient bien par évoluer pour atteindre le niveau de celles des pays développés.

Nike n'est qu'un exemple parmi les nombreuses marques et distributeurs internationaux, dont Gap et H&M, qui participent à un système conçu pour faire baisser les normes du travail. Nike a choisi le Vietnam comme principale source d'approvisionnement, un pays dont les lois interdisent les mouvements indépendants de défense des droits des travailleurs. Les griefs et l'impuissance de Hao et de ses collègues ne sont pas une anomalie mais le résultat calculé d'un système conçu pour réprimer la lutte des travailleurs pour des emplois dignes. En privilégiant de bas coûts de production, en négociant avec des pays où la protection du travail est la plus faible, des marques telles que Nike, Zara, Gap et H&M favorisent cet environnement sous pression, marqué par l'impuissance, décrit par Hao et ses collègues.

L'HISTOIRE DE L'INDUSTRIE textile américaine le montre, l'amélioration des conditions de travail n'a jamais « fini par évoluer ». Il a fallu les syndicats et les grèves. L'une des grèves les plus célèbres et efficaces, le « Soulèvement des Vingt-Mille », fut menée par une immigrée ukrainienne, Clara Lemlich, à New York en novembre 1909. Le travail était devenu insupportable pour des dizaines de milliers d'ouvrières, la plupart des adolescentes, qui trimaient dans des ateliers de misère dans le



quartier de Lower East Side. Les salaires ne dépassaient pas quatre dollars par semaine, on travaillait plus de soixante-cinq heures par semaine, les usines étaient dangereuses et insalubres, le harcèlement sexuel se répandait. Les meneurs syndicaux comme Lemlich savaient que le seul moyen d'exiger une part équitable des profits et d'obliger les patrons à améliorer les conditions de travail dans les usines consistait à faire usage de la force collective des ouvrières en arrêtant la production.

C'est ce qu'elles firent : pendant près de trois mois, vingt à trente mille ouvrières du textile bravèrent l'hiver glacial de New York et marchèrent dans les rues du sud de Manhattan afin d'exiger ce qu'elles méritaient. Comme le relate l'historienne féministe du travail Annelise Orleck dans son étude, *Common Sense and a Little Fire*, les patrons, soutenus par la police de la ville, prirent toutes sortes de mesures cruelles et violentes contre les grévistes. Sept-cents femmes furent arrêtées pendant la grève. Les autorités municipales les faisaient passer pour de jeunes rebelles, immorales et ingrates. Lemlich fut quant à elle arrêtée dix-sept fois. Les matraques de la police lui brisèrent six côtes.

Cependant, avec l'appui de leur organisation syndicale et le soutien de la haute-société, et grâce à une couverture médiatique bienveillante, ces femmes purent continuer leur lutte. Contrairement à ce qu'estimaient possible des responsables syndicaux masculins au début du mouvement, la grève atteignit plusieurs de ses objectifs, notamment la reconnaissance des syndicats, la semaine de cinquante-deux heures et des augmentations de salaire. Le succès de cette grève a prouvé qu'une action collective dans le secteur du vêtement s'avère possible et efficace, et entraîne une vague de grèves du textile dans d'autres villes.

Le succès du Soulèvement a joué un rôle important dans l'amélioration des conditions de travail dans l'industrie. Mais sa limite tragique a également joué un rôle crucial. Des propriétaires d'usines, parmi lesquels Max Blanck et Isaac Harris de l'usine Triangle Shirtwaist, repoussèrent les exigences des grévistes de remédier aux risques pour la sécurité. Le 25 mars 1911, un an après la fin du Soulèvement, un

incendie se déclara au huitième étage de l'immeuble et cent-quarante-six ouvrières du Triangle, dont plusieurs avaient participé au Soulèvement, périrent brûlées ou en sautant dans le vide.

Les victimes de l'incendie du Triangle et la vague de grèves déclenchées par le Soulèvement ont donné un nouvel élan au mouvement ouvrier et permis d'imposer dans tout le pays des améliorations des conditions de travail. Comme l'écrit Annelise Orleck, Lemlich et ses collègues meneuses « ont été au centre d'une tempête qui, en 1919, a amené la moitié des ouvrières du textile dans les syndicats ». Plus tard, une part importante de la législation progressiste du travail adoptée par le président Franklin D. Roosevelt a été élaborée ou inspirée par des militantes du droit du travail qui avaient été témoins de l'incendie ou qui y avaient perdu des amis. L'amélioration des conditions de travail ne fut pas le fruit d'une évolution inéluctable, mais du sang et du courage des ouvrières du textile à New York.

AUJOURD'HUI comme il y a un siècle, l'industrie de la confection de vêtements préfère employer des jeunes filles et des femmes. Selon le cliché, on estime que les « doigts de fée » des femmes seraient naturellement faits pour un travail à la chaîne délicat. En outre, on considère qu'elles sont plus dociles et moins susceptibles de causer des ennuis que les hommes. Comme le disait un responsable du personnel d'une usine de Taïwan à l'anthropologue Linda Gail Arrigo : « Les jeunes ouvriers sont trop remuants et pressés pour faire un travail monotone peu valorisé. Quand ils ne sont pas contents, ils sabotent les machines et vont même jusqu'à menacer le contremaître. Les jeunes filles ? Au pire, elles se mettent à pleurer. »

Comment une telle vision sexiste pourrait-elle s'accorder avec le militantisme de Clara Lemlich

Elles n'étaient pas autorisées à partir à la fin de leur temps de travail quand les délais étaient serrés, même si elles avaient des enfants à récupérer à l'école.

et des dizaines de milliers de femmes qui se sont battues pour leurs droits au début du 20^e siècle ? Ce n'est pas possible : il a toujours fallu que les travailleuses du textile se battent pour leurs droits. La différence entre 1909 et aujourd'hui réside dans le fait que, jadis, la violence exercée contre les ouvrières se déroulait devant les classes à chemisiers, moyennes et supérieures, de la ville de New York. Aujourd'hui, la plupart des actions collectives menées par des travailleuses, ainsi que les moyens utilisés pour les réprimer, se passent généralement loin du regard des consommateurs.

La sous-traitance mondiale implique l'existence d'une distance obligée entre les dirigeants occidentaux des firmes qui donnent les ordres et les directeurs d'usines qui maintiennent le coût de la main-d'œuvre aussi bas que possible. Le sale boulot de l'action antisyndicale a été sous-traité, comme les coutures latérales des tee-shirts. Il n'a jamais été aussi facile pour les firmes de fermer les yeux.

Malgré ces obstacles, des ouvrières du textile, au Vietnam, au Bangladesh et ailleurs, sont descendues dans la rue pour réclamer un travail digne et des salaires équitables. En 2008, au Vietnam, environ vingt-mille travailleuses d'usines de sous-traitance pour Nike se sont mises en grève pour obtenir de meilleurs salaires et conditions de travail. La direction a licencié au moins sept femmes pour avoir incité à une action collective. Quand une organisation syndicale clandestine a insisté pour que Nike, en faisant pression sur ses sous-traitants, aide ces femmes à être réembauchées, Charles Brown, qui était alors pour Nike directeur principal, chargé de la conformité des responsabilités des entreprises au niveau mondial, s'est dérobé en invoquant le régime restrictif du Vietnam. « Il est important, a-t-il répondu, que les travailleurs prennent conscience des limites de leurs droits, ainsi que des droits et des obligations de l'employeur au Vietnam ». Y compris, a-t-il souligné, du droit des employeurs de licencier des ouvriers en grève quand ils ne se rendent pas à leur travail pendant cinq jours. Brown considère le manque de droits du travail dans ce pays comme une surprise regrettable. En réalité, Nike a précisément choisi le Vietnam en raison du manque de moyens,

pour les travailleurs, de se prendre eux-mêmes en charge.

LES tentatives d'action collective des ouvrières coréennes ont été violemment réprimées. Au moins une fois, des « brigades d'action », « armées de barres de fer et de seaux remplis d'excréments humains », ont fait irruption dans les bureaux de l'organisation des femmes, et ont « détruit le matériel de bureau et enduit d'excréments les corps des femmes, leurs cheveux, leurs yeux et leurs bouches ».

Quand les femmes ont gagné, quand elles ont obtenu de modestes augmentations de salaire, et quand elles ont même contribué à renverser le gouvernement militaire, Nike les a laissées tomber. « En réponse à la confiance retrouvée des travailleuses militantes de Corée du Sud, écrit Cynthia Enloe, l'entreprise de chaussures de sport et ses sous-traitants ont commencé à fermer un certain nombre de leurs usines en Corée du Sud à la fin des années 1980 et dans les années 1990... Ayant perdu le contrôle très particulier des lieux de travail que seul pouvait offrir un gouvernement autoritaire », Nike et d'autres directions européennes et américaines de marques de chaussures de sport sont parties s'installer en Indonésie, en Chine et en Thaïlande.

Au début des années 1990, la révélation d'ateliers de misère d'usines d'exportation en Indonésie, au Vietnam, en Thaïlande, au Honduras et dans d'autres pays ont enfin obligé les marques à se confronter à un problème posé par leur modèle de délocalisation : le risque de ternir leur réputation. Il s'est avéré que les consommateurs ne voulaient pas porter des chaussures ou des chemises fabriquées dans des ateliers misérables et qu'ils estimaient inadmissible le laisser-faire de la sous-traitance. Des mouvements de militants, des étudiants et des consommateurs se sont levés contre les marques responsables.

Nike a commencé par dénier toute responsabilité. Pourquoi, demandaient-ils, devraient-ils être tenus responsables des pratiques sur les lieux de travail de leurs partenaires indonésiens ? Nike, soutenaient-ils, est une entreprise de chaussures



et non pas les Nations Unies. Par ailleurs, un porte-parole faisait remarquer que « les salaires sont peut-être bas, mais c'est mieux que de ne pas avoir de travail ». Il suggérait une alternative pour ces femmes : « récolter la chair de noix de coco sous le soleil tropical ». Tandis que la pression des consommateurs incitait des firmes comme Nike à adopter des systèmes de surveillance des usines – que syndicats et experts en droit du travail ont critiqués pour leur faiblesse, leur inefficacité et leur aspect confidentiel –, on persiste à invoquer fréquemment cet argument selon lequel « un mauvais travail vaut mieux que pas de travail du tout » pour justifier les conditions dans lesquels sont réalisés produits et profits.

Nike n'est certainement pas la seule marque à procéder ainsi. En 2013, un journaliste du *Huffington Post* interrogeait Biagio Chiarolanza, PDG de la marque italienne de mode Benetton, sur le rôle de son entreprise dans l'effondrement de l'usine du Rana Plaza au Bangladesh – une catastrophe industrielle qui a coûté la vie à plus de 1134 ouvriers du vêtement et qui, comme l'incendie de l'usine Triangle en 1911, aurait pu être totalement évitée. Chiarolanza a répondu au journaliste que la faute revenait aux sous-traitants de Benetton et non pas à la société elle-même. Considéré isolément, sans tenir compte de l'ensemble de la chaîne logistique, cet argument pourrait convaincre certains. Mais quand on comprend que les souffrances et l'exploitation en bas de l'échelle sociale sont directement liées aux profits du sommet, et qu'il s'agit d'un problème de distribution bien plus que d'une conséquence inévitable de la délocalisation, il devient plus difficile à justifier. Tout comme l'incendie mortel du Triangle fut une conséquence évitable et sans fatalité de rapports de force inégaux, la catastrophe du Rana Plaza fut la conséquence d'un système commercial mondial conçu pour mettre gouvernements et entreprises des pays les plus pauvres dans une situation de concurrence impitoyable les uns contre les autres, au bénéfice des entreprises occidentales.

Si l'on accepte l'excuse selon laquelle « un mauvais travail vaut mieux que pas de travail du

tout », on estime naturels et inévitables les déséquilibres extrêmes des forces dans la chaîne logistique de la mode, plutôt que de les considérer pour ce qu'ils sont : un système d'exploitation délibérée qu'il faudrait radicalement transformer.

LA RECHERCHE de main-d'œuvre bon marché continue. Aujourd'hui, elle oriente de nombreuses firmes vers un pays qui n'impose pas de salaire minimum aux travailleurs du secteur privé : l'Éthiopie. En 2017, j'ai passé quelques semaines dans ce pays d'Afrique de l'Est et, avec le soutien de partenaires de recherche locaux, j'ai recueilli les témoignages de plus de quarante ouvrières du vêtement de quatre usines qui fournissent H&M et PVH, la société qui possède Calvin Klein et Tommy Hilfger.

Chez le plus grand fournisseur éthiopien de H&M, les ouvrières ont signalé des heures supplémentaires non payées, jusqu'à cinquante-six heures par mois. Une femme de cette usine, âgée de vingt-trois ans, racontait qu'elle manquait souvent ses cours du soir parce que son chef ne la laissait pas partir quand elle avait fini sa journée. Si elle partait quand même, il lui retenait une journée complète de salaire. Les fiches de paye et les documents qu'elle et ses collègues m'ont montrés révélaient que seulement une partie de leurs heures supplémentaires étaient payées. Alors que le salaire horaire moyen des ouvrières interrogées dans les usines s'élevait à dix-huit cents, certaines ne gagnent que douze cents de l'heure, en tenant compte des heures supplémentaires impayées. De trop longues heures de travail, du harcèlement sexuel, une pression extrême, un environnement tellement ardent et poussiéreux qu'il arrive souvent à des

La plupart des actions collectives menées par des travailleuses, ainsi que les moyens utilisés pour les réprimer, se passent généralement loin du regard des consommateurs.

ouvrières de s'effondrer à leur poste de travail : la ressemblance avec les griefs de 1909 est frappante. Le seul moyen pour faire progresser le secteur du vêtement consiste, pour les travailleuses, à trouver de nouvelles manières de contester et de remédier à ce déséquilibre des forces que les firmes et les revendeurs, avec le soutien des élites politiques, ont délibérément aggravé.

L'IRONIE de la philanthropie « émancipatrice » de la Fondation Nike, c'est que la véritable émancipation est exactement ce que Nike refuse d'accepter dans ses propres procédés. L'œuvre de sa fondation n'est pas un généreux

investissement en faveur des droits des femmes, mais un placement judicieux pour restaurer l'image de la firme. Après tout, mettre de l'argent dans leur fondation et dans leur service communication leur coûte beaucoup moins cher que de garantir aux femmes qui travaillent un salaire suffisamment élevé pour que leurs familles restent ensemble. Les campagnes philanthropiques et les initiatives sur « la responsabilité sociale des entreprises » servent à corriger la contradiction entre l'entreprise dont les consommateurs aimeraient

être clients et celle qu'ils condamnent moralement.

Et pourtant, c'est bien une émancipation collective, à travers les syndicats, les grèves et la mise en vigueur de codes du travail, qui a permis d'améliorer les conditions dans les usines aux États-Unis

entre 1910 et 1940. Aujourd'hui, les firmes n'ont pas peur des syndicats, parce qu'elles sont délocalisées dans des pays où les syndicats indépendants sont impuissants ou inexistantes. Ce que craignent les firmes et les distributeurs, c'est une mauvaise image de marque – il est prouvé que c'est l'une des rares choses qui les obligent à faire ce qui est juste.

C'est précisément pourquoi, avec les politiciens qui nous représentent sur la scène internationale, nous ne devons pas nous voiler la face. Au contraire, il nous faut rechercher de nouvelles stratégies pour remédier au déséquilibre des forces responsable d'une exploitation injustifiée et d'accidents mortels dans les usines où sont fabriqués nos chaussures de sport et nos tee-shirts. Cela veut dire que nous devons faire usage de notre pouvoir en tant qu'électeurs et consommateurs pour exiger de nouvelles formes d'accords commerciaux – des accords qui imposeraient de solides droits pour les travailleurs et des salaires décents. Comme le disait Clara Lemlich, lassée de débattre sur l'opportunité de faire la grève : « Je suis une travailleuse. Je fais partie de celles qui font la grève pour lutter contre des conditions intolérables. J'en ai assez d'entendre des orateurs parler en termes généraux. Nous sommes ici pour décider si nous nous mettons en grève ou si nous ne nous mettons pas en grève. Je propose une résolution pour déclarer maintenant une grève générale. »

Des horaires humains ? Complètement fou !
Un salaire décent ? Complètement fou ! Sortir du harcèlement et des humiliations ? Complètement fou !
Un congé maternité ? Complètement fou !
La possibilité de négociations collectives, le droit de grève ? Fou, fou, fou, fou et fou ! ➤

Maria Hengeveld est écrivaine et doctorante à l'Université de Cambridge. Traduit de l'anglais par François Caudwell.

On persiste à invoquer fréquemment cet argument selon lequel « un mauvais travail vaut mieux que pas de travail du tout » pour justifier les conditions dans lesquels sont réalisés produits et profits.

(Suite de la page 48)

âge messianique. Le philosophe Michael Löwy explique dans son étude publiée en 1992, *Rédemption et Utopie : le Judaïsme libertaire en Europe Centrale*, comment Landauer prit connaissance des légendes hassidiques. Celles-ci lui enseignèrent « le futur dans le présent, l'esprit dans l'Histoire, le tout dans le particulier... Dieu libérateur et unificateur dans l'homme prisonnier et blessé, le céleste dans le terrestre ».

En 1908, après ce temps de pause, il aida à fonder l'Union Socialiste, une fédération de colonies coopératives communistes. En 1911, il publia l'*Appel pour le Socialisme* qui est l'exposé le plus complet et le plus clair de sa pensée. Il formule ainsi une de ses affirmations-clés dans un tract publié en 1913 : « Il ne s'agit pas de promouvoir et d'attendre le socialisme, mais de le mettre en pratique. »

À cause de la Première Guerre mondiale, les activités de l'Union Socialiste furent interrompues, mais Landauer encouragea durant la guerre ses compatriotes à s'engager pour des actions coopératives : utiliser les bords des routes et les gazons pour des productions agricoles. Ces projets devaient aussi être des écoles de vie communautaire.

À partir de l'Armistice, il y eut comme un déferlement d'intérêt pour le changement social en Allemagne : intérêt pour l'anarchisme de Landauer comme aussi pour la variante plus sanglante de la révolution communiste.

Il écrit en 1901 : beaucoup d'anarchistes « se sont habitués à vivre non pas avec des personnes, mais avec des concepts. Pour eux, il y a deux classes nettement séparées, qui sont opposées et en conflit ; ils tuaient non pas des hommes, mais le concept d'exploiteur ». Une telle violence n'a jamais été la

solution que préconisait Landauer. Il insistait : « Il peut seulement y avoir un futur plus humain, s'il y a un présent plus humain. » Mais il devint victime de la violence tolérée par le gouvernement. Cette violence s'abattait contre tout ce qui ressemblait à de la dissidence. Après sa mort, l'une de ses filles a trouvé son corps enseveli dans une fosse commune.

Malgré son athéisme, Landauer admirait Jésus et l'appelait « une personnalité inépuisable. »

Mais sa mort ne signifie pas la fin de son action, au contraire ! Sa vision d'un réseau de communautés agricoles fut le modèle des kibboutz israéliens. Ses idées ont marqué profondément Eberhard Arnold, le fondateur du Bruderhof. Celui-ci a été amené à fonder en 1920 une communauté largement inspirée par l'idéal de Landauer.

Dans son *Appel* de 1911, Landauer demande ce qu'est devenue la nouvelle génération :

« ... de petites gens sans jeunesse, lâches, apathiques, sans audace, sans envie de se lancer pour tenter quelque chose... Pourtant c'est de cela dont nous avons besoin : faire des essais... Nous avons besoin d'échecs, même répétés, et en même temps un tempérament tenace, qui ne se laisse effrayer par quoi que ce soit, qui tient bon et qui recommence toujours jusqu'à la réussite, jusqu'à la percée, jusqu'à ce que nous devenions invincibles. Celui qui refuse d'assumer le risque de la défaite, de l'isolement, des revers, n'arrivera jamais à la victoire... Nous voulons de tout cœur œuvrer et agir, et, si nécessaire, assumer des naufrages et des défaites, jusqu'à ce que nous soyons victorieux et apercevions la terre. »

Jason Landsel est l'illustrateur des articles sur les « Précurseurs » des éditions de La Charrue. Traduit par Jean-Daniel Peter.

A close-up photograph of a small, vibrant green plant with red roots growing from a mossy log. The plant has several thin, needle-like leaves and is covered in water droplets. The background is a soft, out-of-focus green and brown. The text "Pas si simple" is overlaid in a large, white, serif font.

Pas si simple

Notes pour une vie sans technologie

MARK BOYLE

Qui n'a jamais rêvé de vivre une vie plus saine et moins frénétique ? Il y a dix ans, l'économiste Mark Boyle a essayé de vivre sans argent. Il y a deux ans, il a également renoncé à la technologie moderne. Nous lui avons demandé ce qu'il avait appris depuis qu'il s'est débarrassé de son stupide téléphone et s'est déconnecté des médias antisociaux.

Vers 23 h la veille du solstice d'hiver 2016, j'ai débranché mon ordinateur portable et éteint mon téléphone définitivement – du moins je l'espérais. Je venais de mettre la dernière main à une cabane en bottes de paille que j'avais passé l'été à construire sur la petite ferme de trois hectares, à moitié sauvage, où je vis. Le lendemain matin, j'avais l'intention de commencer une nouvelle vie sans technologie moderne. Il n'y aurait ni eau courante, ni combustible fossile, ni horloge, ni électricité, ni aucune de ces choses qu'elle fait fonctionner : pas de machine à laver, d'Internet, de téléphone, de radio, ni d'ampoule électrique. Je ne me berçais pas de l'illusion que ce serait une idylle romantique et bucolique, comme on l'évoque parfois. J'avais l'intention de vivre directement du paysage qui m'entourait, sans tronçonneuse, sans outils électriques ni tracteur.

Je me suis réveillé le lendemain matin avec des sentiments mitigés. Je ressentais d'une part ce sentiment de libération de ramener la vie à ses ingrédients bruts et de n'avoir plus de factures ; et de l'autre, ce sentiment d'appréhension d'avoir



abandonné tout ce qu'on connaissait jusqu'alors, d'avoir brûlé ses ponts avec le monde moderne, en fait. Et en ne sachant absolument pas à ce moment-là si me déconnecter du monde industriel signifierait perdre tout contact avec la réalité – ou la découvrir, enfin.

Vivre sans argent

Huit ans plus tôt, j'avais commencé à vivre sans argent ; à l'origine, l'expérience était censée constituer une année de ce que les anthropologues appellent la « culture du don ». Je voulais voir si c'était possible et, si c'était effectivement possible, à quoi ça ressemblait. Je n'avais pas pris ma décision à la légère. Ma formation en économie et en affaires avait fini par me donner la conviction qu'au cœur de notre malaise écologique, géopolitique, social et culturel, se trouvait notre déconnexion extrême des sources de ce que nous consommons. L'argent, selon moi, nous a permis de ne jamais avoir à faire face

aux conséquences de nos comportements consuméristes. Plus augmentent les niveaux de séparation, plus s'accroît le risque d'abus.

Or, si le renoncement à l'argent m'a certainement aidé à me sortir des griffes d'un capitalisme rapace, je restais sous l'emprise de l'industrialisation.

À l'époque, j'utilisais

des panneaux solaires, qui alimentaient des appareils que seules peuvent fournir les économies monétaires et industrialisées : diodes électroluminescentes, ordinateur portable et gadgets de toutes sortes. Cela m'a mis mal à l'aise et j'ai lentement pris conscience que ce n'est pas seulement l'économie monétaire et le capitalisme qui sont au cœur de la convergence des crises auxquelles nous sommes confrontés. La faute aussi à l'industrialisme.

Je n'écris pas beaucoup ces jours-ci sur les raisons pour lesquelles je me suis débranché de la civilisation industrielle. C'est en partie parce qu'au fond nous les

connaissions déjà trop bien, et si nous nous entêtons dans cette voie ce n'est pas par manque d'informations. Je pourrais en rappeler quelques-unes : extinction massive des espèces ; guerres d'accapartation des ressources ; impérialisme culturel ; catastrophes climatiques ; surveillance généralisée ; normalisation ; colonisation de la nature sauvage et des terres indigènes ; fragmentation des communautés ; automatisation de millions d'emplois et son cortège inévitable d'inégalités, de chômage et d'absence de but (fournissant un terrain fertile à la prise de contrôle par les démagogues) ; déclin marqué de la santé mentale ; augmentation à échelle industrielle de maladies : cancer, maladies cardiaques, diabète, dépression, maladies auto-immunes et obésité ; tyrannie d'une communication rapide et incessante ; dépendance à la vacuité de certains divertissements (films, pornographie, séries télé, nouveaux produits, potins de célébrités, sites de rencontres, informations 24/7...) que déversent nos écrans, dont le but semble être la monétisation de notre égarement.

Toutes ces préoccupations demeurent très importantes. Pourtant, étonnamment, au fil du temps, j'ai constaté que mes motivations évoluaient lentement. Elles ont désormais moins à voir avec ma prétention de sauver le monde, et bien plus avec l'envie de le savourer. On a besoin de savourer le monde.

Os dénudés

Je voulais mettre à nouveau le doigt sur le pouls de la vie. Je voulais sentir les éléments dans leur immensité, les dépouiller de leurs absurdités et lécher les os dénudés de l'existence pour les nettoyer. Je voulais connaître l'intimité, l'amitié et la communauté, et pas seulement ce qui ne constitue que de pâles imitations. Au lieu de passer ma vie à la gagner, je voulais la vivre.

Par-dessus tout, je voulais retrouver mon animalité, mon humanité à part entière. Je désirais ressentir le froid, la faim et la peur. J'avais envie de vivre, pas seulement montrer des signes de vie et, le moment venu, être prêt à plonger dans les bois, sereinement, en toute lucidité, et y laisser la vie se nourrir de ma chair, comme je m'étais repu de la sienne. J'étais prêt à laisser des corbeaux me

Se déconnecter du monde industriel signifierait-il se déconnecter totalement de la réalité ou la découvrir enfin ?

dévoré les yeux, un renard me grignoter le visage, un chien sauvage me ronger les os et une martre se jeter sur l'aubaine de la viande picorée sur mes jambes. J'y voyais un juste retour des choses.

À ce stade, vous pensez probablement avoir affaire à un masochiste aux tendances exacerbées. Comment vous en vouloir ? Curieusement, la vérité est plus proche du contraire. Des mots comme « abandonner », « vivre sans » et « lâcher l'affaire » risquent toujours de paraître limitant et austères, tant ils évoquent la perte plutôt qu'un gain éventuel. On dit volontiers d'un alcoolique repentí qu'il « renonce à l'alcool » plutôt qu'il « se fait une bonne santé et de bonnes relations ». Pour autant que je sache, pertes et gains font partie intégrante de notre vie à tous. La vie n'est qu'une suite de choix, conscients ou pas. Tout au long de ma vie, pour des raisons parfaitement rationnelles, j'ai choisi l'argent et les machines, préférant inconsciemment me priver de ce qu'elles ont remplacé. Voici la question que l'on devrait se poser plus souvent : que sommes-nous prêts à perdre, et que voulons-nous gagner, tandis que nous cheminons à l'aveugle pendant nos vies si brèves et si précieuses ?

Complexifier

On appelle souvent « la vie simple » le mode de vie que j'ai maintenant adopté. Rien de plus faux. En fait, c'est plutôt complexe, et se compose de mille choses simples. En revanche, mon ancienne vie en ville était assez simple, mais remplie de mille choses complexes : smartphones, prises de courant plastiques. Les innombrables technologies de la civilisation industrielle sont si complexes qu'elles nous simplifient la vie.

Trop simple. Pour ma part, je m'ennuyais à faire la même chose jour après jour, en utilisant des technologies complexes qui, j'en étais sûr, ennuyaient autant que moi ceux qui les fabriquaient. C'est en partie pour cela que je les ai rejetées. Avec tous les interrupteurs, boutons, sites Web, véhicules, appareils, divertissements, applications, outils électriques, gadgets, fournisseurs de services, confort et commodités qui m'entouraient, je n'avais presque plus rien à faire par moi-même, si ce n'est gagner



ma vie pour les acheter. Ainsi, comme l'écrivait Kirkpatrick Sale dans *Human Scale*, je souhaitais « complexifier, pas simplifier ».

Il est indubitablement plus complexe de vivre sans eau courante, sans électricité et sans machines. N'ayant pas de W.C. à chasse d'eau, ma journée démarre avec la vidange des toilettes à compost, installées dans l'une des aires de compostage qui, dans dix-huit mois, servira à cultiver des aliments. Ensuite, direction la source, pour aller chercher l'eau destinée au lavage et fournir l'eau potable de la journée. En cours de route, je rencontre des voisins avec qui je discute. Après cela, c'est très varié : faire du cidre, ramener des billes de bois de la forêt, les scier et les débiter à la main, cueillir plantes et baies, fertiliser les champs de légumes, planter des arbres, écorcher un faisan ou un cerf, planter des graines, désherber le jardin, laver dans l'eau du lac, tailler une cuillère à soupe. Ou encore n'importe laquelle des centaines d'autres choses que la modernité faisait déjà pour moi.

Quand les gens appellent cela « la vie simple », ils sentent qu'elle est par essence toute simple, et elle est certes empreinte d'une simplicité



Photographie de Hunter Brumels (domaine public)

Mon régime alimentaire

Ma relation à la nourriture, et donc au monde qui m'entoure, a radicalement changé. Quand je vivais sans argent, je militais pour les droits des animaux et fus strictement végétalien pendant plus d'une décennie. Aujourd'hui, je vis du paysage qui m'entoure. La plupart de mes repas se composent du brochet ou de la truite que je pêche, de la verdure ou des baies que je cueille, des pommes de terre, légumes et salades que je cultive, et de tous les animaux tués sur ma route – cerfs, faisans ou pigeons le plus souvent. Ce n'est pas du goût de tout le monde, mais au moins je sais d'où vient ma nourriture, je sais ce qu'elle implique, et je n'ai jamais eu conscience plus aigüe que ma propre vie dépend de mon lien intime avec ce paysage.

Ce changement n'a pas été facile. J'aime les animaux sauvages et je prends donc la vie avec la retenue de qui a besoin de manger. Mais en jardinant pendant une matinée, je fais plus de mal à la vie cachée dans le sol qu'en pêchant pendant un an. Je suis plus que jamais opposé à la cruauté, mais n'ai plus de problème avec la mort. La mort est la vie, et rien n'existe sans elle. Le problème, c'est l'échelle et la déconnexion qu'elle crée. J'eus aussi l'impression que ma vie antérieure, soi-disant végétalienne, n'était même pas végétalienne. Les voitures ne sont pas végétaliennes. Les téléphones ne sont pas végétaliens. Le plastique n'est pas végétalien. Les vitamines ne sont pas végétaliennes. Barres protéinées, pois chiches, graines de soja et de chanvre – rien de tout cela n'est végétalien, pas au vrai sens du terme. C'est le fruit de toute une idéologie politique qui cause la sixième extinction massive d'espèces, détruit un habitat après l'autre, pollue le monde qui nous entoure et rend la Terre inhabitable pour une grande partie de la vie – même la nôtre.

Libéré de l'horloge

Quand j'ai quitté la technologie moderne, j'ai aussi voulu renoncer au temps. Évidemment pas celui des saisons et du rythme naturel inéluctable du

intemporelle. J'ai découvert qu'une fois retiré le plastique dont la civilisation industrielle nous emballe sous vide, ce qui reste ne pourrait s'avérer plus simple. Alimentation saine. Des raisons de s'enthousiasmer. De l'air frais. Un sentiment d'appartenance et de vitalité. De l'eau pure. Un but dans la vie. De l'intimité. Un lien vital et profond avec la vie. Le genre de choses dont je me suis privé pendant trop d'années.

Nous désirons entre autres avoir un sentiment plus profond de proximité avec autrui. Lorsque j'ai décidé pour la première fois de renoncer aux technologies complexes, ma plus grande inquiétude fut de me retrouver coupé de ma famille, de mes amis et du reste de la société. Après tout, cette société est maintenant organisée autour des smartphones, sites Internet courrier électronique et médias sociaux. Pourtant, c'est le contraire qui s'est avéré vrai. Je reste maintenant en contact avec ceux que j'aime en leur échangeant des lettres, dont l'écriture induit une qualité de pensée et d'expression totalement différente de celle du courriel ou du SMS. Je n'ai jamais été aussi sociable avec mes voisins et proches depuis que j'ai abandonné les médias sociaux, et beaucoup de gens séjournent dans l'auberge gratuite que nous hébergeons sur notre petite propriété. Tout aussi important : j'ai appris à apprécier le calme, le temps passé à admirer le spectacle des paysages et de la faune autant que le temps passé avec les gens.

jour et de la nuit ; je veux dire le temps de l'horloge. Je comprends que cela puisse paraître fantasque, impraticable et étrange, mais c'est au cœur du mode de vie que je veux mener. En lisant *Pip Pip*, cette exploration profonde du temps de Jay Griffiths, je me suis rendu compte à quel point est récent le concept d'horloge-temps dans la culture humaine, et combien il est essentiellement idéologique et politique. Le temps d'horloge est au cœur de l'industrie, de la production de masse, de la division spécialisée du travail, des économies d'échelle et de la normalisation – précisément tout ce dont j'essaie de m'éloigner. Dans sa prose poétique si particulière, Griffiths appelle l'heure de Greenwich le « temps le plus méchant de tous ».

Comme je n'ai pas de montre, ma relation au temps a radicalement changé. Les choses prennent effectivement plus de temps. Pas de bouilloire électrique pour faire mon thé en trois minutes et pas de supermarché pour aller y chercher en vitesse mon pain et une pizza. Mais voici le plus étrange : je constate en fait que j'ai plus de temps. En écrivant au crayon, je ne peux pas me laisser distraire par les leures ou la publicité. La vie suit un rythme plus détendu, avec moins de stress. Je me sens en harmonie non seulement avec les rythmes saisonniers, mais aussi ceux de mon propre corps. Au lieu d'un réveil matin, c'est le chant des oiseaux qui interrompt mon sommeil et je n'ai jamais si bien dormi. Si je veux tout laisser tomber et partir en randonnée, je peux. J'apprends enfin à « être ici maintenant ». Il y a plus de diversité, moins de répétitions. La pleine conscience n'est plus un luxe spirituel, mais une nécessité économique. Même si ce n'est peut-être pas le plan de carrière le plus rentable, c'est bon pour mon propre résultat net : le bonheur.

Simplicité romantique ?

Tout n'a pas été facile, loin de là. Sans téléphone, plus moyen d'appeler famille et amis lointains, plus de SMS pour donner rendez-vous au pub à un pote. Se laver accroupi dans une baignoire en aluminium une cruche d'eau à la main est aussi peu romantique que vous l'imaginiez. Mais j'ai appris que ce mode de vie a son propre schéma, avec des

solutions anciennes et oubliées. Au lieu de recevoir des courriels, des messages SMS et des appels interminables, je reçois une ou deux lettres par jour, et elles me touchent de près. J'ai fini par construire une baignoire en plein air, et tremper sous les étoiles avec un verre de vin de mûre fait maison est aussi romantique que possible.

J'ai constaté que lorsque vous dites non à une chose, vous dites oui à une autre. Prenons la

musique, par exemple. Le jour où j'ai rejeté le monde de la télévision, de la radio et d'Internet, qui immortalise les artistes de renommée mondiale que j'aimais, j'ai eu l'impression qu'ils étaient tous morts en même temps. Plus de Bowie ni de Joni Mitchell. Cela fait sacrément drôle.

Mais renoncer à la musique électronique m'a incité à aller communier à des spectacles de musique traditionnelle, et j'adore ça maintenant. J'apprends même à jouer (mal) d'un instrument, moi aussi.

Je ne romance pas le passé. Mais je ne romance pas l'avenir non plus. J'ai vécu avec et sans la technologie, et je sais quel style de vie m'apporte le plus de paix et de satisfaction. Aldo Leopold a dit un jour que « nous aspirons tous à la sécurité, à la prospérité, au confort, à la longévité et à l'ennui ». C'est trop facile de vivre longtemps sans ne s'être jamais senti vivant. Dans le compromis incessant entre confort et sentiment d'être pleinement vivant, je n'ai pas réussi à trouver le bon équilibre – pendant le plus clair de mon existence. Maintenant, je veux ressentir toutes les émotions et tous les éléments dans leur intégralité. La pluie, la joie, l'émerveillement – tout. ➤

Mark Boyle écrit pour le Guardian ; il est l'auteur de The Way Home : Tales from a Life without Technology (Oneworld, 2019), sur lequel est basé cet article. Il vit en Irlande. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

Je n'ai jamais été si sociable avec mes voisins et ceux qui me sont chers que depuis mon renoncement aux medias sociaux.

Gustav Landauer

JASON LANDSEL

Le 1er mai 1919, au milieu de cette période tumultueuse qui a suivi la défaite allemande de la Première Guerre mondiale, des groupes paramilitaires réactionnaires ont pris d'assaut Munich qui était gouvernée par un groupe de communistes. Un journaliste de 49 ans fut fait prisonnier. Il avait été ministre de la Culture dans le gouvernement révolutionnaire et éphémère qui avait été actif à Munich. Le lendemain, après avoir été traité d'agitateur, il fut battu, fusillé et piétiné sauvagement.

Malgré toutes les accusations, Landauer n'était ni un agitateur ni un bolchevique. Un an auparavant, il avait écrit au sujet des bolcheviques : « Ils travaillent à instaurer un régime militaire qui sera plus horrible que tout ce que la terre a connu jusque-là. »

Il était quelqu'un de différent : un anarchiste non violent qui pensait que la seule solution aux problèmes d'une Europe militarisée et capitaliste était de vivre dans des communautés formées de volontaires. Ceux-ci devaient être unis par un travail partagé, par l'amour et par quelque chose d'autre encore vers quoi il s'efforçait de tendre sans le connaître.

Pour Landauer, le mot « socialisme » signifiait un « combat pour la beauté, la grandeur, la plénitude des peuples » (*Appel pour le Socialisme*, 1911). Bien loin d'un système étatique imposé par la force, cela devait être un mouvement qui, à partir de la base, se développe organiquement. Et ceci ne pouvait voir le jour que lorsque les personnes commenceraient à vivre autrement, « construisant le monde nouveau à l'intérieur de l'enveloppe du vieux monde ».

Landauer est né le 7 avril 1870 à Karlsruhe dans une famille juive de la classe moyenne. Sa génération était abreuvée abondamment aux sources du romantisme allemand et cherchait particulièrement dans l'accent mis sur la vie intérieure, un correctif politique aux fabriques, aux quartiers misérables et à la superficialité bourgeoise qui les entouraient.

Après ses études, Landauer se lança dans la vie culturelle et politique du Berlin des années 1890. Il rejoignit une troupe de théâtre et épousa l'actrice

Grete Leuchner (ils divorcèrent par la suite). Il commença alors à développer des idées qui allaient orienter sa philosophie : les ouvriers devaient quitter volontairement le système capitaliste et fonder des communautés autonomes. Il a toujours à nouveau essayé de concrétiser et de vivre cette vision. Après sa libération d'une première incarcération (à laquelle il avait été

condamné suite à ses publications dans *Le Socialiste*), il rejoignit l'initiative communautaire « Nouvelle Communauté ». Là, il rencontra le philosophe juif Martin Buber qui resta un ami fidèle tout au long de sa vie. S'ensuivit une période relativement calme, durant laquelle il traduisit des œuvres de Shakespeare et de Maître Eckhart.

Malgré son athéisme, Landauer admirait le Christ depuis longtemps et, dans son *Appel pour le Socialisme*, appelait Jésus « une personnalité inépuisable... Où seraient toutes... les machineries... sans ce grand personnage calme, tranquille, souffrant, au croisement de l'humanité ? ».

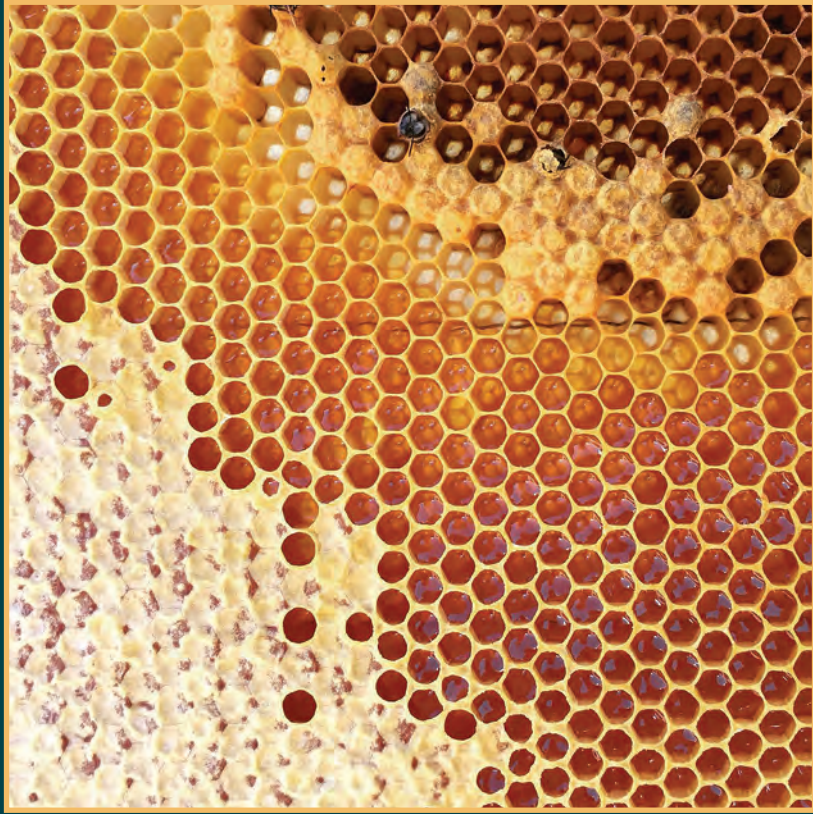
Grâce à Martin Buber il commença à comprendre le Judaïsme, de même que les contours d'une puissance qui unirait l'humanité dans la venue d'un

« La transformation
de la société ne pourra
advenir que dans
l'amour, le travail, et
le calme. »

Gustav Landauer

(Suite à la page 41)





Photographe par @mckellajo de Hive & Hum.

« La manière d'utiliser l'argent n'est pas aussi facile à comprendre que certains le pensent, car ce n'est pas l'un des moyens par lesquels Dieu peut faire le bien. La première question n'est pas de savoir comment faire le bien avec l'argent, mais comment éviter de faire du mal. » — George MacDonald

 La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Walden, New York, USA
Robertsbridge, East Sussex, UK
Elsmore, NSW, Australie